
Eté 44, une période trouble en centre Bretagne

COJEAN François

2, Kerdudaval
22600 - Saint-Caradec

fcojean@orange.fr

RÉSUMÉ : Les alliés se préparent au débarquement, les Allemands se replient vers la poche de Lorient. Trois mois de combats, de représailles et de conflits vont se succéder avant que l'occupant soit anéanti.

MOTS-CLÉS : Occupation, libération, résistance, maquis, sabotage, exactions, 3945, alliés, jedburgh ...

ABSTRACT : The allies are preparing for the landing, the Germans fold back to Lorient. Three months of fighting, retaliations and conflict will succeed each other before the occupier is wiped out.

KEYWORDS : Occupation, liberation, resistance, maquis, sabotage, exactions, 3945, allies, jedburgh ..

Sommaire

Introduction	4
I. Formation des réseaux de Résistance.....	5
1. Plusieurs groupes se forme dans la région	5
2. Les Premiers sabotages.....	6
II. L'après débarquement.....	7
2.1. Acte de barbarie	7
2.2. La résistance se met en action	9
2.2.1. Le choix du lieu de la Porcherie par la Résistance	
2.2.1.1. Le Loudéacien Max Rouault, alias Maurice Farines	
2.2.1.3. L'arrestation d'André Jouët	
2.2.1.4. L'évacuation de la Porcherie dans l'urgence	
2.3. Les parachutages	10
2.3.1. Site de Kerbut en Plumieux	
2.3.2. Site de Bonamour en Trévé	
2.3.2.1. Le premier parachutage a eu lieu dans la soirée du 14 juillet :	
2.3.2.2. Parachutages du 17, 24 et 30 juillet :	
2.3.2.3. Cheminement des explosifs et du matériel, de Bonamour à Hémonstoir	
2.4. Arrestation de Georges Divenah.....	19
2.5. Attaque du 2 août.....	20
2.6. Repli des Allemands pour rejoindre Lorient.....	21
2.6.1. Les combats dans la nuit du 3 et 4 août	
2.6.1.1. A Loudéac	
2.6.1.2. A Trévé	
2.6.2. Les combats sur Mur de Bretagne	22
2.6.2.1. Saint-Guen la libération	
2.6.2.1. Pris en embuscade	
2.6.3. Arrivé des Américains à Saint-Caradec.....	24
2.6.4. Combat à Kéravel.....	25
2.6.4.1. Rôle des Alliés parachutés en Bretagne	
2.6.4.2. Attaque d'un convoi allemand	
III. Des exactions faites par des résistants	26
IV. Un personnage Georges Ollitrault.....	27
V. Fin de la guerre.....	30
Conclusion	31
Annexes	33
1. Sites commémoratifs dans le bourg de Saint-Caradec.	34
2. Témoignage de Mme Renouard de Saint-Caradec.	35
3. Lettre de Roza Le Ralle.....	36
4. Fiche du fonds Huguen.....	39
5. Carte 1950, Hémonstoir	
6. Procès verbal de gendarmerie	41
Bibliographie.....	44

Introduction

Après 4 années d'occupation allemande, la fin de la guerre approche. Les Allemands sont en panique après le débarquement du 6 juin 1944. Les alliés marquent une forte percée et une progression dans la moitié Nord de la France occupée.

Le 1er août 1944, à la suite de la percée d'Avranches, les troupes américaines du général Patton entrent dans la péninsule bretonne. Hitler donne l'ordre à ses troupes stationnées en Bretagne de se replier dans les ports d'intérêt stratégique de Brest, Lorient et Saint-Nazaire.

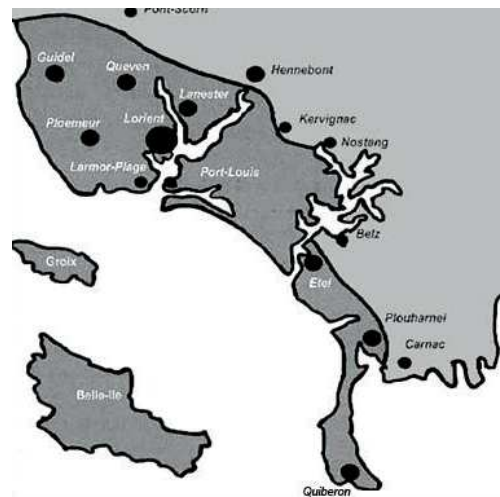
Lorient est alors une place forte de première importance. Elle abrite la première base de sous-marins allemands. Deux mille soldats allemands se replient en direction de Lorient. Le général Wilhelm Fahrmbacher, commandant de la place forte, donne l'ordre de miner les ponts conduisant à la ville.

Mais c'est sans compter sur la résistance. C'est en février 1944, que la fédération des différents mouvements de résistances qu'on appelait « l'Armée Secrète » a donné naissance aux groupes Forces Françaises de l'Intérieur (FFI).

Plusieurs groupes sont formés dans la région de Loudéac et vont donner du fil à retordre aux forces allemandes qui se repliaient vers Lorient.

Cette période de juin 1944 à la fin de la guerre, marquera à jamais les mémoires. Je vais tenter de la résumer ici en quelques pages.

Les fonds consultables aux archives départementales, notamment le fonds Huguen¹ ainsi que les ouvrages écrits sur ce sujet particulièrement ceux de Christian Bougeard² et Yann Lagadec³, sont une source de documentation et d'information incontournables sur lesquels on ne peut pas faire l'impasse.



Poche de Lorient

1. Docteur en Histoire Contemporaine, Roger Huguen est un spécialiste de la Seconde Guerre Mondiale. Toute sa vie, il a collecté des documents photographiques sur la seconde guerre mondiale à Saint-Brieuc et en Côtes-du-Nord. Ce fonds exceptionnel est consultable aux archives départementales des Côtes-d'Armor

2. Christian Bougeard est un historien français, né en 1952. Il est professeur d'histoire contemporaine à l'université de Bretagne occidentale à Brest

3. Enseignant-chercheur en histoire moderne Coordinateur SUEP pour le département d'Histoire (2006-2010) Membre du Centre d'Etudes Canadiennes de l'université Rennes 2.

I. Formation des réseaux de Résistance

1. Plusieurs groupes se forment dans la région

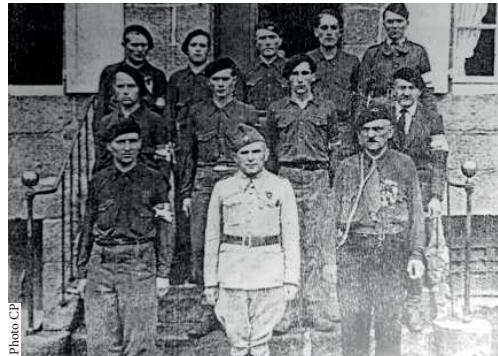
Faiblement implanté en Bretagne avant guerre, sauf dans quelques centres urbains et ouvriers, le parti communiste est la première force politique à se réorganiser dans la clandestinité⁴.

Yann Lagadec dans son livre *Un canton dans la tourmente – Loudéac 1935-1945* fait l'analyse des groupes se constituant dans notre secteur : « il n'y a qu'un seul groupe du canton qui est affilié au F.N⁵, celui formé à Saint-Caradec en 1943, par Marcel Le Moing et Joseph Merrien (instituteur à Saint-Caradec).

A Mûr-de-Bretagne, Louis Pichouron⁶, dirigeant départemental de ce mouvement, recrute en septembre 1943 Jean Quéré⁷, en rien communiste, à la même date, il prend contact avec plusieurs personnes à Uzel. »

A Hémonstoir, à l'initiative d'André Glon⁸ une dizaine de personnes se réunissent et forment un groupe, sans être affilié à l'un ou l'autre des mouvements de Résistance.

A Trévé, c'est en août 1943 que se constitue un groupe de résistants autour de Jean Perrin, secrétaire de mairie, d'Albert Marquer, de Jean Guillo, d'Albert Morvan et de Joseph Sohier.



En 1945, Francis Sommier, responsable la Compagnie F.F.I. d'Uzel, avec quelques membres de son groupe

Une première compagnie⁹ placée sous les ordres de Joseph Merrien, a été recrutée à Loudéac, Trévé, Saint-Caradec et Hémonstoir. La section dite de Saint-Bugan est dirigée par Louis Chevé, également instituteur à Saint-Caradec. La section de Saint-Caradec, commandée par Marcel Le Moing, fusionne avec les cinq groupes de l'armée secrète, dirigés par François Bescond, ancien directeur de coopérative



Groupe F.F.I. d'Honoré Michard - Loudéac

4. *Histoire de la résistance en Bretagne* - Christian Bougeard-page 30

5. Le Front national est un mouvement de la Résistance intérieure française créé par le Parti Communiste Français (PCF) vers mai 1941

6. Né le 27 mars 1902 à Minihi-Tréguier (Côtes-du-Nord, Côtes d'Armor), mort le 23 août 1985 à Plouguil (Côtes-du-Nord, Côtes d'Armor) ; marin de commerce ; responsable du PC clandestin et du Front National dans les Côtes-du-Nord. (<http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article151041>, notice PICHOURON Louis)

7. Jean Quéré fut élu maire et conseiller général - plutôt de droite - à Mur-de-Bretagne

8. André Glon (2013-1992) deviendra député de la 3e circonscription des Côtes-du-Nord (13 mai 1973 - 2 avril 1978), succédant à Marie-Madeleine Dienesch. Il est le frère aîné de Marcel Glon (témoignage page 12)

9. Marcel Le Delmat *Saint-Caradec – Sur les chemins de l'Histoire* - Collection : Histoire de nos communes

6 Été 44, une période trouble en centre Bretagne

agricole. Ces groupes avaient été formés en novembre 1943 par Eugène Collet, Pierre et Lucien Le Marchand, André Le Bliguet et Hyacinthe Garin. C'est François Bescond¹⁰, nommé sous-lieutenant, qui prend le commandement de cette section.

En février 1944, l'émergence du groupe Force Française de l'Intérieur (F.F.I.) issue de la transformation de l'Armée Secrète a permis la fédération de ces différents mouvements de résistance.

2. Les Premiers sabotages

Le rôle de ces groupes de résistance est limité, faute de moyens en armes dans un premier temps, mais aussi d'encadrement militaire. Il se limite à des actes de sabotage, plasticage des lignes de chemins de fer, coupures de lignes téléphoniques. Coupures réalisées le plus souvent avec des moyens précaires (pioche, scie, faute d'explosifs), comme en témoigne Hyacinthe Guillaume¹¹ :



*Pose d'un dispositif destiné à faire sauter une ligne de chemin de fer. Date inconnue.
Copyright collection particulière.*

« Le curé de la commune l'abbé Launay était un ami et était en relations avec M. Pellan, responsable d'un groupe de partisans sur Loudéac. Il m'a demandé de constituer un groupe de trois personnes de confiance pour participer à une opération de sabotage. Nous devions couper la ligne téléphonique Saint-Brieuc - Lorient, dans le cas d'un débarquement. J'ai demandé à mon ami d'enfance, Pierre Le Boudec, et à Alfred Guillaume qui travaillait à ce moment-là à la ferme, de m'accompagner. La tranchée recevant le câble avait été creusée par des Sénégalais¹², sous les ordres de soldats allemands. Épuisés et affamés, mes parents avaient invité ces ouvriers de circonstance à notre table, pour se restaurer. L'Allemand qui les accompagnait était très arrangeant. »

Depuis ce jour H. Guillaume s'était intéressé à ce câble. Il était gros comme son bras et enterré à une profondeur de 80 cm. « Le lieu de l'intervention se situait entre les villages de la Belle-Etoile et du Paradis sur la commune de Trévé, car s'il y avait eu une intervention des Allemands, il n'y aurait pas eu de préjudice sur la population. »

Le matin du 6 juin, l'abbé Launay les avertit que c'était le jour pour intervenir. « Nous nous rendons tous les trois discrètement, le soir même, après minuit, sur le site de l'intervention équipés d'une scie à métaux, d'une pelle, d'une pioche et d'un tranchet. Celui-nous nous a servi à couper des branches pour couvrir la tranchée et la camoufler en cas de passage de véhicules allemands. Vers 3 heures du matin le câble était coupé, le trou bouché, le site nettoyé. Les Allemands ont mis trois semaines à trouver l'endroit du sabotage et rétablir la ligne ».

Cet acte de sabotage - cette ligne a été sabotée en 4 points dans la même soirée - fait partie des

10. Fils de Daniel Bescond et de Jeanne Marie Bars - Gérant de la coopérative agricole de Saint-Caradec - Il rejoint la Résistance et devient membre de la Cie F.F.I. commandée par le capitaine Joseph Merrien - Il est nommé chef de la section de Saint-Caradec.

11. H. Guillaume (1920-2007) était agriculteur à la ferme du Bot, en Saint-Caradec

12. Témoignage d'Alice Le Drogoff (CI du 31-12-2011) : « Ils creusaient les tranchées dans un champ de navette (plante fourragère). C'était les Allemands qui commandaient. On avait peur des Sénégalais. C'était l'été, ils avaient chauds les pauvres. Ils n'avaient pas suffisamment à boire, ni à manger. Je leur ai plusieurs fois donné des casseroles. Je leur mettais du beurre quand même ou un bout de lard. Ils souriaient. »

nombreux actes qui faisaient la force de ces petits groupes de résistance. Actes non spectaculaires mais importants au vu de l'insurrection nationale et qui ne manquaient pas d'accompagner le débarquement des Alliés, facilitant leur avancée sur notre péninsule.

II. L'après débarquement

2.1. Acte de barbarie ¹³

Depuis le jour du débarquement des Alliés le 6 juin 1944 en Normandie, les militaires de l'armée d'occupation tentent de rejoindre le Front de Normandie. La Résistance les harcèle, rendant leurs déplacements difficiles voire impossibles.

Les Allemands ont besoin de charrettes pour transporter leur matériel en direction de Rennes, ils se servent dans les fermes. C'est dans ces circonstances que le 8 juin 1944, une dizaine de jeunes résistants FTP attablés dans la ferme de la famille Mevel à Lamprat en Plounévezel ont été embarqués par les Allemands.

A 12h20, un camion chargé de parachutistes de l'armée allemande s'introduit dans la ferme, provoquant la panique dans le groupe.

Remarquant l'attitude affolée des jeunes gens, les Allemands ordonnent immédiatement une fouille tout en encerclant les abords de la ferme. Eugène Léon, trouvé porteur d'une arme, tente de fuir, mais est abattu dans la cour de la ferme atteint par une balle explosive. Jean Manach et Georges Auffret réussissent à se cacher dans la cheminée, agrippés aux parois. Au bout d'un moment Georges Auffret ne peut plus tenir, il rejoint ses camarades arrêtés. Jean Manach qui reste caché dans la cheminée a eu la vie sauve.

Avant de quitter les lieux la ferme est pillée et incendiée. Les Allemands embarquent les neuf résistants avec des gens du village pris en otage, soit une vingtaine de personnes. Parmi eux un homme au service des Allemands, «Bob Julet¹⁴» qui fume tranquillement auprès des soldats allemands, les aide à faire un tri parmi les personnes arrêtées.

Arrivés à Penhoat en Carhaix, beaucoup d'entre eux sont martyrisés à coups de gourdins. Les personnes capturées à la ferme ont pris la direction de la maison d'arrêt de Carhaix d'où elles ont été libérées le lendemain.

Mais les neuf Résistants FTP, les mains attachées dans le dos, poursuivent leur calvaire et commence pour eux un insoutenable martyre. Ils seront tous pendus. Jean Le Dain (23 ans), au Moulin-Meur à un poteau téléphonique. Il est 21 h. Puis c'est au tour de Georges Auffret (23 ans), devant le café Harnais, route de Brest, à l'entrée de Carhaix. Marcel Goadec (22 ans) subit le même sort en centre-ville, rue de la Fontaine-Blanche. Le sinistre convoi poursuit sa route. Vers 23 h, au bourg du Moustoir (Côtes-du-Nord), les tortionnaires exécutent Georges Le Naëlou (22 ans). À La Pie, à mi-chemin entre Carhaix et Rostrenen, c'est au tour de Marcel Le Goff, (22 ans). Dans la nuit, à Rostrenen, les Allemands pendent Marcel Bernard (19 ans) et

13. <http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/> (notice L'HOSTIS François)

14. <http://www.lesamisdelaresistancedufinistere.com/page221/styled-22/page-60>

Enquête du 20 octobre 1947. « Toutes les personnes arrêtées furent conduites à Coat Penhoat. Les Allemands étaient accompagnés de Bob Julet ayant appartenu à la Résistance. Celui-ci indiqua ceux qui étaient de la Résistance. Depuis, Julet a été exécuté par des patriotes à Saint-Hernin en juillet 44 et son cadavre jeté dans le canal de Nantes à Brest. cote : IetV1045W10

8 Été 44, une période trouble en centre Bretagne

Louis Briand (18 ans). Il ne reste plus dans ce camion bâché que François L'Hostis (19 ans) qui a vu mourir tous ses camarades au cours de ce périple barbare

Le 9 juin 1944, à 16h30, il est martyrisé et pendu par les Allemands à un support électrique sur la place de l'église au bourg de Saint-Caradec. Après l'avoir fait monter à une échelle placée le long du mur d'un café, les Allemands le pendent sous les yeux de la population rassemblée et atterrée, non sans l'avoir copieusement insulté et roué de coups. Afin d'allonger la durée de sa souffrance, un fil passant entre ses jambes est relié au nœud coulant entourant son cou.

Avant leur départ les Allemands donnent l'ordre au maire de ne descendre le cadavre qu'à l'expiration du 3ème jour. Un panneau est accroché à son cou par ses tortionnaires, sur lequel on pouvait lire : « Voilà ce que nous faisons à celui qui nous tire dans le dos ; celui-ci était le chef d'un groupe de terroristes »¹⁵. Le 12 juin 1944 le corps de François L'Hostis est descendu et ce n'est que plusieurs semaines plus tard qu'il sera identifié.

François L'Hostis avait 19 ans, il est la neuvième des neuf victimes de ce groupe de parachutistes de la Wehrmacht.



Scènes de la pendaison, de la mise en bière et de l'enterrement de François L'Hostis - Photos Fonds CACSud 22



15. Témoignage de Mme Renouard de Saint-Caradec, qui a assisté à la pendaison (témoignage en annexe)

2.2. La résistance se met en action

2.2.1. Le choix du lieu de la Porcherie par la Résistance

Depuis août 1943, un calvaire de granit s'élève au lieu-dit *La Porcherie*, à l'orée de la forêt de Loudéac, en souvenir de sept résistants tués un an plus tôt à cet endroit.

2.2.1.1. Le Loudéacien Max Rouault, alias Maurice Farines

En novembre 1943, Georges Coupeaux¹⁶ rejoint la Résistance. Il devient le commandant du secteur de Loudéac pour le comité libération, chargé de créer le 2^e Bataillon du futur 4^e Régiment de Bretagne. Il est secondé par Max Rouault (alias Maurice Farines), est responsable du Bureau des opérations aériennes (B.O.A.¹⁷) et second du commandant Vallée, qui dirige les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI) dans les Côtes-du-Nord. En février 1944, le général Allain passe à Loudéac et Georges Coupeaux lui annonce avoir constitué un Bataillon de 800 hommes, le bataillon Coupeaux. Mais les armes manquent.

Le débarquement du 6 juin 1944 accélère les événements. Georges Coupeaux établit son poste de commandement près de la ferme de La Porcherie à Loudéac, cachée dans la forêt. De son côté Max Rouault, s'établit, avec son équipe de parachutage, à l'abbaye en ruine de Lanthenac en La Ferrière.



Georges Coupeaux
(1899-1944)

2.2.1.3. L'arrestation d'André Jouët

Sur leur route, ils trouvent André Jouët de La Chèze, le second de Max Rouault, qui se rend à La Porcherie pour prévenir ses camarades du passage des Allemands à l'abbaye. Il est arrêté et embarqué dans un camion, car trouvé porteur d'une liste des adhérents du B.O.A.

2.2.1.4. L'évacuation de la Porcherie dans l'urgence

À La Porcherie, l'information du passage des Allemands à l'abbaye arrive vers 9 heures. Le départ est décidé d'urgence. 31 personnes sont présentes : 17 B.O.A., 2 parachutistes, 3 guides, Joseph Latimier, Georges Coupeaux, Max Rouault, Raulet, les familles Le Pessec et Le Clainche.

Ce dernier témoigne de l'arrivée des Allemands « J'ai entendu des camions, depuis un monticule



Vue générale de La Porcherie, prise à l'endroit où les
Allemands ouvrirent le feu

16. Industriel domicilié rue Pasteur à Loudéac (22) - Il rejoint la Résistance en novembre 1943 - Il devient le commandant du secteur de Loudéac (22) pour le comité Libération, chargé de créer le 2^e Bataillon du futur 4^e Régiment de Bretagne. (<http://memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5023512>)

17. Base Opérationnelle Avancée

je les ai vus et crié Sauvez-vous les voilà qui arrivent ».

Près de 150 soldats allemands jaillissent des véhicules et ouvrent le feu sur tout ce qu'ils voient. Les hommes de Coupeaux s'enfuient dans la panique. René Le Bellec, 19 ans, originaire de Ploumagoar, est blessé dans le jardin, il se traîne jusqu'à la forêt. Il décède de ses blessures ou bien est achevé par les Allemands. Il est inhumé sur place. Max Rouault est blessé à la jambe et se réfugie sous une corde de bois où se trouvent Georges Paumier, (un briochin de 21 ans) et Roland Bernady (19 ans, originaire de Ploubalzanec). Ils sont tués par les nombreux tirs allemands. Plusieurs hommes sont arrêtés dont Joseph Latimier et Georges Coupeaux.

Les Allemands ratissent la forêt. Les maisons et la ferme sont fouillées puis pillées. Du matériel radio est trouvé. André Jouët est sorti d'un camion et placé sous le sapin près de la ferme sous la garde d'une sentinelle. Le corps de Max Rouault est probablement identifié par le civil venu à l'abbaye. Or, son nom (Farines) se trouve sur la liste d'André Jouët. Les Allemands lui donnent une pelle et une pioche et l'emmènent vers les corps de ses camarades. Il creuse probablement la tombe puis est exécuté. Les quatre corps sont inhumés ensemble.

Joseph Latimier et Georges Coupeaux sont confondus durant les interrogatoires. Ils sont exécutés par les Allemands séparément : une balle de fusil dans la nuque pour Georges Coupeaux, deux balles de pistolet dans les tempes pour Joseph Latimier. Ils sont inhumés ensemble dans la forêt.

Les autres sont relâchés. La troupe allemande repart vers Loudéac vers 12h30. Tous les corps ont été dépouillés par les Allemands. Avec l'autorisation des autorités allemandes, ils sont rendus à leurs familles en vue de leur inhumation, le 7 juillet, au cimetière, de Loudéac.

L'occupant exige que la cérémonie s'effectue dans la discrétion la plus absolue «pour éviter les troubles ».

Les cinq autres corps sont découverts le 6 juillet 1944, mais ne seront exhumés que le 22 août.



Monument commémoratif de la Porcherie

2.3. Les parachutages

Pour pouvoir se défendre contre les Allemands, il fallait des armes. Les armées française et anglaise ont fourni près de 50 tonnes d'armes et de munitions aux groupes de partisans de la région. Deux sites de parachutages ont été utilisés.

Le premier, à Kerbut en Plumieux, le 9 juillet 1944. Le second à Bonamour en Trévé, sous la conduite de Louis Chevé et André Fairier, les 14, 17, 24 et 30 juillet.

2.3.1. Site de Kerbut en Plumieux

Le parachutage d'armes a lieu, dans les terrains humides et irréguliers de Kerbut. Dès l'aube, les armes sont réparties entre Plémet et La Chèze. Les armes seront cachées dans les bois de Belna,

les explosifs dans « le manoir de Draonet ».

Yann Lagadec¹⁸ indique : « Étaient présents à ce parachutage le groupe de Plémet sous les ordres de Léon Martin, d'Ange Guillaumel et d'Eugène Dufraux. Les hommes d'André Fairier de la Chèze et ceux de Victor Moisan de Plumieux ainsi que le groupe de Georges Michard de Loudéac soit au total, plus de 50 résistants, peut-être 100. C'est le parachutiste Amiel, en charge du B.O.A. et sans doute le plus expérimenté en la matière, qui prend la direction des opérations, confiant la signalisation du terrain à Guillaumel ». Plus de 10 tonnes d'armes et de munitions au total. M. Tabot et M. Brajeul, les cultivateurs de Kerbut, ont mis à disposition les charrettes pour le transport de tous ces containers. La répartition des armes entre Plémet et La Chèze se fera au lever du jour.

2.3.2. Site de Bonamour en Trévé

Courant avril 1944, la prairie de Bonamour sur les bords de l'Oust, délimitant les communes de Saint-Caradec et Trévé est sélectionnée pour recevoir des parachutages d'armes pour les groupes de résistance de la région. Entre le 14 et le 30 juillet, 40 tonnes d'armes sont larguées en 4 parachutages. Toutes les compagnies du secteur repartent avec ces armes cachées dans les charrettes de foin ou autres, pour aller armer les groupes de F.F.I. de la région. Étaient largués également des explosifs, de l'essence, des pneumatiques de vélos, de la nourriture - sous forme de rations militaires, des cigarettes et des uniformes pour les résistants du 4^e Bataillon F.F.I. des Côtes-du-Nord.

2.3.2.1. Le premier parachutage a eu lieu dans la soirée du 14 juillet :

Jean-Baptiste Donnio, propriétaire de la prairie de Bonamour est prévenu en fin d'après-midi par Marcel Le Maux, agent de liaison du capitaine Merrien, que le parachutage est prévu pour le soir même. Le PC est installé chez les Donnio.

Les résistants sont convoqués pour 23 heures. Cette opération est dirigée par une équipe de Loudéac : André Bliguët, André Glon et M. Merrien. Les partisans sont répartis le long de l'Oust et restent aux aguets, dans l'attente des avions. Au total, 100 à 150 F.F.I. seraient rassemblés sur le terrain. La nuit est calme, sans vent, sans lune. Vers deux heures du matin, le premier des quatre avions passe au-dessus de la prairie, mais sans rien larguer. Les signaux morse ont été mal exécutés, car Pierre Ruelland, de Loudéac, était malencontreusement tombé dans la rivière au moment du passage de l'avion et sa lampe en mauvais état. Cela provoque les doutes de l'équipage qui décide de rentrer en Angleterre avec sa cargaison. La mission est réussie avec les trois autres appareils. Il faut attendre le petit jour pour rassembler les containers dans les douves du château de Bonamour. Puis arrivent des parachutistes américains et anglais avec quelques français, dont Marcel Prioux de Loudéac. Leur rôle est de contrôler les mouvements des troupes allemandes cantonnées à Uzel.



Les F.F.I. de Saint-Caradec lors d'un parachutage à Bonamour

18. Un canton dans la tourmente : Loudéac 1939-1945 (page 93)

12 Été 44, une période trouble en centre Bretagne

Marcel Glon¹⁹ (1921-2017) de Saint-Caradec, présent lors de ce parachutage témoigne : « Le Général De Gaulle avait appelé tous les Français, tous ceux qui étaient patriotes, à faire un geste patriotique le 14 juillet. On se demandait bien comment se rendre utiles. C'est alors qu'on me demande d'aller à Bonamour pour un parachutage. On est allés à 5 ou 6 d'Hémonstoir, on est partis à pied ... On est arrivés à Bonamour, le lieu du parachutage. C'était quelque chose pour nous, tout le monde était dans la grande prairie. Cer-



Marcel Glon en compagnie dans le bourg de Saint-Caradec

tains avaient les lampes de poche car la consigne était : « quand on entendait les avions fallait envoyer des petits signaux ». C'est ce qui s'est passé, il est venu d'abord un premier avion, on l'entendait à peine, il est passé. Il est revenu plus bas avant de repasser en rase-motte et à ce moment-là, il a laissé tomber tous les conteneurs dans la prairie.

Il y a deux avions qui sont venus et, paraît-il, il y en aurait eu un troisième qui se serait égaré. Les containers étaient lourds, chargés d'armes. A l'époque c'étaient des grandes charrettes avec des grandes roues en fer. Une équipe faisait des fosses pour enterrer les containers tandis qu'une autre équipe en chargeait dans les charrettes pour les emmener. Il a fallu tout camoufler pour qu'au petit jour il n'y ait plus rien, de même pour les parachutes. Il n'y avait plus de vêtement, on en trouvait plus, alors tout le monde ramenait un parachute. On en faisait des chemises, des blouses de femmes, (les Allemands étaient malins, ils devaient bien connaître les parachutes et quand ils voyaient des hommes avec des chemises bleus ciel ou rouge, orange, des femmes avec des robes et des corsages de la même couleur, s'ils avaient voulu ..., ils devaient savoir que cela provenaient des toiles de parachutes). Quand on est revenus, il faisait jour et avant de rentrer sur Hémonstoir, on avait caché des armes dans le tonneau à purin de Eugène Collet. On est revenus le soir, à vélo, les chercher... Le parachutage était fait pour tous les groupes de la région. Il y en avait de partout, de la Chèze, de Loudéac, Uzel... tout le monde se retrouvait là le même soir. Il y a eu un autre parachutage après mais je n'y étais pas. Les armes avaient été attribuées plus ou moins, aux différents groupes : Hémonstoir, Saint-Caradec et ainsi de suite. Un après-midi, on nous demande d'aller à Saint-Caradec en soirée chercher les armes qui étaient destinées à Hémonstoir. On nous avait dit « Vous allez vous rendre, à Kerguehuic, chez Francis Glon, et puis là il y aura quelqu'un qui vous conduira, vous prendrez les armes et il faudra les ramener ». Les armes étaient camouflées dans un champ. Lors du parachutage, dans la prairie de Donnio, des containers sont tombés sur la route, ce doit être ces containers-là, qui étaient destinés à Hémonstoir.

Les armes étaient dans des grands sacs de jute. C'était lourd, sur notre porte-bagage, je ne sais pas combien de kilos, il pouvait y avoir là-dessus. On est revenu de Kerguehuic par la Rigole d'Hilvern, de crainte d'être arrêtés. On revenait donc avec notre chargement sur notre porte-bagage

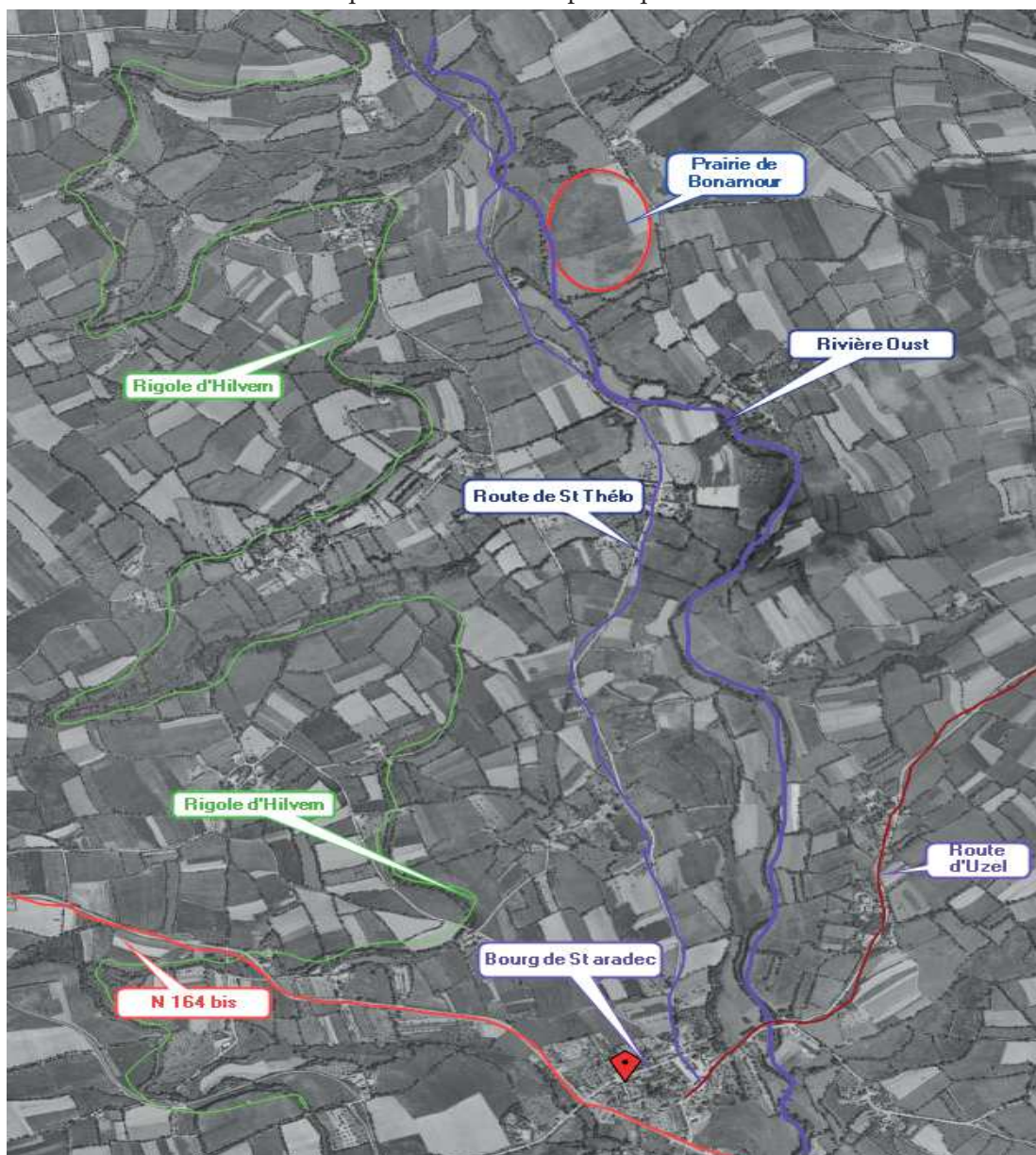


Photo : Container-<http://philippe.chapill.pagesperso-orange.fr/png>

19. Les témoignages de Marcel Glon sont issus d'un interview que j'ai réalisé, en vue d'une soirée débat, organisée par le Centre Marc le Bris, ayant pour thème *La vie sous l'occupation*.

et les sacs qui allaient d'un côté et de l'autre. On est arrivés au-dessus du Bot, il faisait presque jour. Après il fallait qu'on remonte la route un petit peu et qu'on reprenne un autre chemin qui descend sur Kerdrain, le Guiben pour rejoindre Hémonstoir. On quittait la Rigole et dans un chemin creux avant d'arriver à la ferme Le Maître quand on s'est fait surprendre par une chouette et voilà le groupe complètement disloqué. Tout le monde avait disparu, on s'est retrouvés à deux, moi et Alphonse le Bihan de la Ville Léon. Alors on est allés frapper à une porte (je pense que c'était chez Edmond Hervo), demander où l'on était et dire qu'on voulait aller à Hémonstoir. On était arrivés à Kerdrain. Alors ils nous ont expliqué, de leur lit, comment faire. Les autres ont pris une autre route, ils sont arrivés aussi. Mais le gars qui nous guidait, c'était un ancien combattant, et bien, lui il nous a bel et bien plaqués ! c'était soi-disant lui qui devait être notre chef, il s'appelait Dédé Le Maux.

Quand on est arrivés à Hémonstoir, il faisait jour. La veille pendant le couvre-feu on avait croisé des Allemands... mais on n'avait pas peur. Je ne sais pas ce qu'il y avait en nous, mais on voulait tellement se débarrasser d'eux qu'on aurait fait n'importe quoi.»



« Carte de la région avec le lieu de parachutage de Bonamour »

2.3.2.2. Parachutages du 17, 24 et 30 juillet :

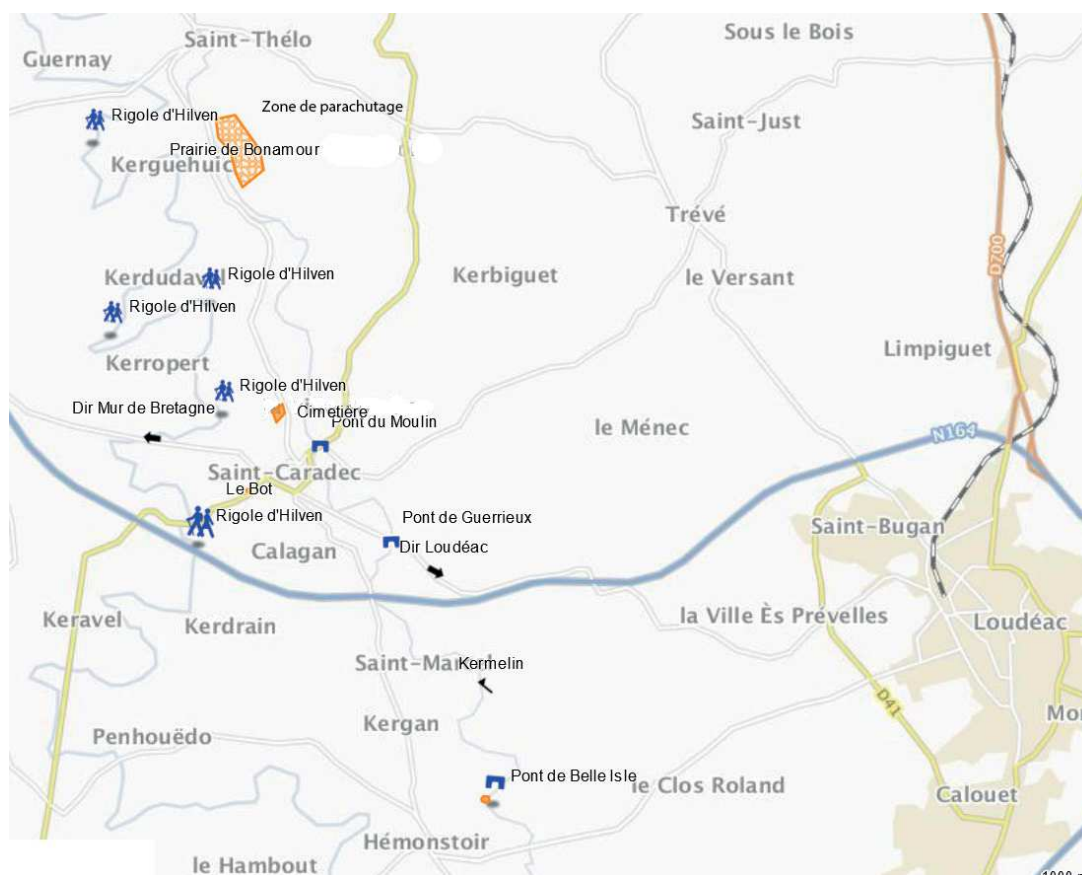
Témoignage d'Alice Le Drogo²⁰ (1918-2013)

« Parfois à Bonamour, il y avait des parachutages d'armes, de mitraillettes et des munitions. De l'argent je crois aussi. Pour ne pas être repérés par les patrouilles allemandes, les résistants mettaient de la braise dans le fond des lessiveuses pour les avions. Les armes étaient cachées à La Ville au Moulin. Nous cachions les parachutes dans les tas de fagots au-dessus des poutres. Quand il y avait des parachutages, nous ne restions pas dans la maison. Avec ma fille Anne, on se cachait dans la grange dans la paille ».

Le 16 juillet, 80 personnes sont rassemblées à Bonamour, malheureusement, les avions attendus ne se présentent pas. Remis au lendemain, le parachutage, avec des avions venus d'Angleterre commence vers 22 heures.

Poussés par le vent, les premiers containers atterrissent de l'autre côté de l'Oust, entre Kerguehuic et le Roz en Saint-Caradec. Les recherches en pleine nuit sont difficiles, aussi elles ne commencent que le lendemain avec l'aide des cultivateurs des villages voisins. Un autre largage est tombé à Kermain en Saint-Guen, à plusieurs kilomètres de Bonamour. Les deux autres parachutages, les 24 et 30 juillet, se sont mieux passés et ont été les mieux réussis.

Armés correctement les groupes F.F.I. de la région mettent en œuvre les plans de sabotage prévus dans le cadre des opérations de soutien au débarquement allié. Grâce à ces armes, parfois puissantes - la compagnie de Plémet reçoit plusieurs *bazookas* - les F.F.I. sont prêts au combat. A quelques exceptions près cependant. Il a fallu attendre début août pour la destruction de loco-



Région St-Thélo / St-Caradec / Hémonstoir - Ponts sur la rivière de l'Oust

motives du Réseau Breton ou le sabotage de la voie ferrée près de la Ville-Audrain par le groupe de Louis Chevé.

Il faut stopper le trafic ferroviaire, pour cela le déboulonnage des rails qui faisait dérailler les trains ne suffit pas. Il faut frapper un bon coup. Il faut s'attaquer directement aux machines du Réseau Breton. Louis Chevé, ses deux frères Eugène et Joseph, accompagnés de Guillaume Février réussissent, dans la nuit du 13 au 14 juillet, à s'introduire dans le dépôt de la gare de Loudéac pour y placer des charges explosifs²¹. L'explosion est si forte que les deux locomotives sont hors d'usage. C'en est fini des transports ferroviaires de troupes et de munitions allemandes entre Carhaix et Loudéac.

Vers le 20 juillet André Glon²² reçoit un message lui demandant d'inventorier les meilleurs points de sabotage au nord de la forêt de Lorge pour interdire les départs, vers le front de Normandie, de munitions et matériels de l'ennemi, stockés dans la forêt. Après un rendez-vous avec un officier du secteur d'Uzel, il réalise cet inventaire, exploration risquée dans des zones interdites de la forêt. Devant la sinistre école d'Uzel²³, ils ont droit à une fouille en règle mais ne sont pas arrêtés grâce à leurs méthodes dissuasives pour justifier leurs déplacements. Finalement il arrête son choix : le pont de la voie ferrée à la sortie nord du village de Lorge, au bas de la cote du Paly. Il reste à attendre l'ordre d'exécution. On me demande d'attendre « la remise sur ses jambes » d'une locomotive sabotée dans le secteur de Saint-Julien. L'ordre me parvient le 2 août en fin de journée - confirmé par message « Catherine est sur ses jambes » Je réponds que la voie sera coupée dans la nuit du 3 août.

2.3.2.3. Cheminement des explosifs et du matériel, de Bonamour à Hémonstoir

Le cheminement des armes du lieu de parachutage vers les sites de résistance n'est une partie facile, comme en témoigne André Glon, le responsable du groupe d'Hémonstoir. Un accord est

21. Charge de plastic provenant du parachutage de Kerbut

22. André Glon a laissé un écrit *La résistance à Hémonstoir*, ces témoignages sont issus de ce texte.

23. L'ancienne école des garçons d'Uzel fut l'un des centres de torture de la Bezen Perrot pendant la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup de personnes furent exécutées et les cadavres ont été découverts dans les fosses de la forêt de Lorge. Témoignage en date du 14 novembre 1944, d'Arsène Guigno, 25 ans, demeurant au Parc Mail en Uzel :

« Le 28 octobre 1944, quand j'ai appris que des cadavres avaient été découverts dans la forêt de Lorge, je me suis rendu sur les lieux. Parmi les cadavres découverts, j'ai reconnu les fils Bourges, David, les deux Urvoy et Couteaux de Plouguenast, Jigourel de Saint-Caradec, une femme de Hénon avec ses deux filles, mais j'ignore leurs noms. J'ai reconnu ces cadavres car moi-même j'avais été arrêté par les miliciens et emprisonné à l'école publique des garçons en même temps que les personnes citées ci-dessus. Pendant que j'étais à l'école, j'ai vu les miliciens torturer les fils Urvoy et Bourges. Ils leur attachaient les deux bras et après les avoir passé derrière les jambes, ils les frappaient avec un nerf de bœuf sur le dos.

Quand j'ai été arrêté, une jeune fille de Moncontour se trouvait entre les mains de la Gestapo. Cette jeune fille a dénoncé certains Français pour éviter d'être torturée.

Il y avait beaucoup d'autres personnes en même temps que moi à la prison, mais je ne les connaissais pas. Je n'y suis resté que trois à quatre heures environ. »

La création de la Bezen Perrot s'explique par le fait que Célestin Lainé, partisan de l'indépendance bretonne, souhaite combattre la France qu'il considère comme l'ennemi héréditaire de la Bretagne. La maigreur des moyens qu'il réussit à rassembler ne l'empêcha pas de participer à quelques opérations de basse police contre le maquis sans éveiller beaucoup de sympathie chez les nazis. (La Bretagne au XXe siècle - Skol Vreizh - Histoire de la Bretagne et des Pays Celtiques - page 154)

passé avec la section d'Uzel qui assurera le transport des explosifs et la protection pendant le travail.

Le rendez-vous est fixé le 3 août à 3 heures du matin au stock de Bonamour. Profitant du déplacement, deux charrettes d'Hémonstoir viendront prendre aussi du matériel de sabotage et d'armement pour la section. « 3 heures du matin nous sommes sur place, on commence à charger la bétailière hippomobile d'Uzel et les deux charrettes d'Hémonstoir. Alerte ! On entend le bruit d'un camion diesel venant de la direction de Le Quillio, il se dirige vers Saint-Caradec. Il s'arrête en face de nous ; à une distance d'environ 100 mètres et la petite rivière nous sépare, le moteur HENKEL continue à tourner. Silence ! Que se passe-t-il, va-t-on nous encercler ? Je commence à dégraisser 2 fusils mitrailleurs sans bruit, ça peut toujours servir. Les chevaux font un peu de bruit. Dix longues minutes s'écoulent et le camion repart vers Saint-Caradec, ouf ! »



Photo CACsud2-Fonds Ollitrault

Groupe d'Allemands en poste à Uzel

Après un petit déjeuner rapide à la ferme de Jean-Baptiste Donnio, les véhicules sont complétés... Les amis d'Uzel partent d'abord, les pneus de la bétailière s'écrasent dangereusement, ils doivent prendre en route un cheval supplémentaire. Certains d'entre eux sont à bicyclette. Hélas, que s'est-il passé ensuite ? trois d'entre eux sont capturés²⁴.

Ils partent pour Belle-Isle en Hémonstoir où les membres de la section prévenus par de jeunes agents de liaison, attendent le convoi et la distribution des armes. Quelques gerbes de paille recouvrent le matériel et les voici en route, empruntant les mauvais chemins : deux charrettes, quatre chevaux, quatre hommes, les autres à bicyclette.

Bonamour, La ville au moulin, Kergoff, La ville aux Veneurs, le Moulin Neuf. André Glon précède le convoi pour s'assurer que tout est prêt à Belle-Isle pour la réception. Le convoi doit passer par Saint-Marcel, Kergan et le vieux chemin de Belle-Isle. Les charretiers, vu la fatigue des chevaux et les côtes à monter décident d'emprunter un itinéraire moins accidenté. Ils prennent la route nationale 164, qui après deux kilomètres environ, doit leur permettre de rejoindre Belle-Isle par La Ville Hervé et Kermelin. Ils s'engagent sur la nationale et après 100 mètres à peine, surprise ! des sentinelles allemandes sont placées au bord de la route...

Les charretiers ne bronchent pas, ils continuent leur chemin. Voici le pont de Guerrieux sur l'Oust. Une colonne de véhicules. Un important détachement d'Allemands est affairé à creuser dans la route pour le minage du pont. Un instant d'arrêt les charretiers attendent, stoïquement. Les Allemands rangent leur matériel, les charrettes passent en évitant les trous. Arrivés à la Chesnaie les hommes entendent l'explosion qui détruit le pont. Ils continuent leur chemin. Arrivés au moulin ils n'ont pas le temps de conter leur aventure que la colonne allemande arrive. Ils ont juste le temps de s'engouffrer dans le vieux chemin creux de Belle-Isle.

24. Il s'agit de Jean Boscher, Joseph Sommier et Jean Le Gueut (paragraphe « Attaque du 2 août »)

Madame Glon et ses quatre « bambins » partent se réfugier dans la ferme Le Maux. Immédiatement le déchargement commence avec fébrilité le plus silencieusement possible.

« Déjà un officier allemand est à la maison ordonnant d'évacuer. Madame Le Corre, une voisine, s'en va derrière le Moulin emportant une grande glace hexagonale, suivie par l'officier allemand. A quelques pas devant elle passe un jeune chargé de matériel (mitrailleuse) c'est Ange Chevé, un de nos jeunes charretiers ».

L'Allemand qui devait se regarder dans la glace n'a pas eu le temps de le voir. Il n'aperçoit pas non plus les charrettes et les hommes qui sont à une cinquantaine de mètres mais masqués par un tournant du chemin creux.

« En quittant la maison, madame Le Corre a rencontré des soldats allemands qui emmenaient avec eux deux jeunes employés du moulin : mon frère Marcel Glon et Charles Le Cam ».

C'est Marcel Glon qui raconte la suite du périple : « On nous emmène rapidement sur le pont où plusieurs dizaines de soldats Allemands s'affairent à des préparatifs de minage. Déjà un groupe d'allemands entoure, menaçants, un de nos bons copains. Il s'agit de Georges Divenah²⁵, les Allemands désignent un objet qu'ils ont trouvé dans sa poche. Nous avons su par la suite qu'il s'agissait d'un revolver²⁶ allemand qu'un camarade de Loudéac lui avait donné. » Un « cadeau » qui lui valut d'être fusillé à Saint-Caradec après avoir subi l'épreuve de la torture.

André Glon poursuit son témoignage : « Nous étions avec mon groupe, postés en surplomb, derrière un talus recouvert de châtaigniers. Ils sont déjà une trentaine dont la moitié au moins avaient déjà mis une balle dans le canon et les chargeurs dans 2 fusils mitrailleurs. C'est à ce moment que madame Le Corre réussit à nous alerter : « ne tirez pas, ils ont deux otages sur le pont » !

Dispersion générale car maintenant toute la section est prête à faire feu. « Près de moi, un grand champion de tir, Jean Le Goff, me dit, visant une sentinelle allemande « c'est malheureux regarde le grand là-bas près la charrette de gerbes, il est au bout de mon fusil »..

Au même instant, malencontreusement, Germain Nagard expliquant le maniement de la mitrailleuse laisse partir un coup de feu.

Les Allemands se déploient en tireurs. Craignant pour les otages André Glon hurle « Repli et rassemblement aux Trois Alouettes ».

« C'était notre repère et notre lieu de rassemblement habituel, et cette décision évitait l'encerclement. Quelques minutes et nous entendons l'explosion du pont de Belle-Isle. Nous faisons le tour du bourg postant des petits groupes aux croisements pour protéger au besoin la population contre une incursion allemande. Avec mon groupe, à marche forcée, nous essayons d'atteindre la lisière du Bois de Carcado pour mitrailler le convoi allemand, bois qui descend vers le sud par la

25. Son frère cadet, Marcel divenah sera Déporté Résistant - Résistant arrêté et emprisonné à Angers (49) - Interrogé, incarcéré et transféré au Frontstalag 122 de Royallieu-Compiègne (60), matricule 40.544 - Déporté par le convoi du 17 juin 1944 (2.143 hommes) à destination du K.L. Dachau (Allemagne) où il arrive le 20 juin 1944 à pied depuis la gare de Dachau (Allemagne) - Matricule 72504 - Transféré au Kommando de Kottern où il est libéré le 30 avril 1945 - Rapatrié le 9 mai 1945 via Sarrebourg (57) - Après le passage à l'hôtel Lutétia, il rentre dans sa famille - Décédé de maladie le 3 février 1966. (<http://www.memorialgenweb.org/>)

26. Arme donnée par Georges Ollitrault, qu'il avait prise à un allemand qu'il avait tué quelques jours avant (page 20)



Installation d'un pont préfabriqué «Bailey» sur le pont de Guerieux détruit -Photo Joseph Lucia

route de Saint-Gonnery. Hélas le convoi repartait avant que nous ayons atteint notre point de tir. Déçu nous continuons notre trajet circulaire pour venir voir ce qui s'était passé à Belle-Isle : le pont cassé en deux, forme un grand V dans la rivière. Notre attention attirée par le bruit de longues rafales d'armes automatiques qui nous semblait venir de la direction de Saint-Caradec. Accrochage ? Allons voir, nous accélérons encore la marche par les sentiers de Belle-Isle. Le bruit des rafales se rapproche, Nous ne comprenons pas, car je devine les rafales de mitrailleuses lourdes que la résistance ne possède pas, en tout cas pas dans notre secteur ».

Nous voici arrivés au pont de Kergan, sur la route de Saint-Caradec. Le bruit de la mitrailleuse est tout proche. Par la vallée, suivant le ruisseau, arrive un jeune d'une quinzaine d'années, tout essoufflé et un dialogue s'installe :

« Venez vite à Saint-Marcel les américains vous attendent »

« Tu es sûr que ce sont les Américains ? »

« C'est sûr, ils ont des camions verts avec des étoiles ».

Après une hésitation sur le chemin à prendre, André Glon décide, avec son groupe, de prendre la côte de Kergan pour aller voir qui est la-haut. Ils attaquent la côte à la file indienne.

Arrivés à la maison de Beau-Soleil, la mitrailleuse se tait. Au même moment ils entendent les bruits des moteurs et de véhicules qui montent la côte de Saint-Marcel qui viennent vers eux. André Glon crie « couchez-vous ! si ce sont les Américains très bien, mais si ce sont les Allemands je vous fais signe et vous sauterez dans le champ ». Quelques secondes... Et apparaît une grosse jeep - pare-brise ouvert et mitrailleuse sur le capot ! Il bondit sur la route avec ses gars, tout le convoi arrête immédiatement. Une question lui est posée par un Français en uniforme :

« Où sont les Allemands ? »

André Glon lui répond qu'ils n'ont pas vu d'Allemands ici. Ils se font engueuler en anglais et en français ! et ils ne comprennent pas.

« Il y a bientôt une heure qu'on nous tire dessus... et pas un peu, les salauds. Allez, montez avec

nous ».

Le groupe monte sur les véhicules et le convoi descend la côte vers Hémonstoir. A l'entrée du bourg ils entonnent La Marseillaise et en un clin d'œil tout le monde est dans la rue, dans une joie délirante. Cependant, André Glon reçoit encore, devant Alphonse Le Bihan, Maire, des réflexions amères de la part des libérateurs qui pensent qu'on ne leur dit pas la vérité et repartent après un quart d'heure d'arrêt, sans être convaincus. Cependant quelques uns partageront joyeusement leur cantine le soir.

L'explication de ce malentendu est fournie par Germain Le Nagard. Il était posté avec un groupe, au calvaire. Entendant aussi le tir de la mitrailleuse, il s'inquiétait. Dans ses jumelles il les voyait monter la côte de Kergan, puis lorsque la mitrailleuse a arrêté son tir, il voyait parfaitement les soldats allemands qui se repliaient en suivant le talus à l'intérieur du champ. Seul le talus les séparait. André Glon témoigne : « Si nous avions sauté dans le champ... Avec eux ... Que ce serait-il passé ? Il y aurait sans doute un monument dressé à notre mémoire au haut de cette côte²⁷ ».

2.4. Arrestation de Georges Divenah

Marcel Glon était témoin de l'arrestation :

« Georges Divenah et moi, on était copains et agents de liaison. A cette époque il n'y avait pas de téléphone ni de courrier et quand il fallait prévenir des résistants (...) eh bien on le faisait à vélo, c'était le moyen de communication. Ce jour-là, le 3 août, avec Georges, on était bien 30 à 40 d'Hémonstoir, on est allés prévenir le groupe de prendre les armes. Pendant que Georges allait prévenir Louis Le Duc, qui était de l'autre côté de la rivière, j'allais sur le lieu où nous distribuions les armes. Arrive Eugène Lamour tout essoufflé qui s'écrie : « Il y a plein d'Allemands arrivés à Belle-Isle, il y en a plein dans la cour avec des camions, ils vont faire tout sauter, la minoterie puis les ponts. » Alors Jean Malaga, lieutenant de réserve qui avait le commandement pour le groupe de résistants, me dit : « Vas voir ce qui se passe. » J'arrive derrière la minoterie et je tombe nez à nez avec un Allemand « Come, come » je lève les bras et il me fouille. Je n'avais rien sur moi, il m'emmène dans la cour de la minoterie. En effet la cour est remplie, je ne sais pas combien, cent ou deux cents ou plus, des camions, des jeeps, c'était la débâcle, les Allemands se repliaient sur Lorient et les Américains arrivaient le soir même. La minoterie tournait encore, il y avait un ouvrier qui travaillait et un Allemand lui a dit d'arrêter les machines. Si bien qu'on est là tous les deux dans la cour, et on voit Georges sur le pont et moi je savais bien qu'il avait un revolver. Ils l'ont fouillé et trouvé le revolver. Ils l'ont giflé et un Allemand a sorti un cordage de parachute de ses poches pour lui attacher les mains derrière son dos. Ils l'ont fait monter dans une jeep. Ils nous ont éloignés de la minoterie si bien qu'on n'était pas très loin de lui, il est passé sur la route, on s'est regardé, mais impossible de faire quoi que ce soit, on ne pouvait pas ! Charlot Le Cam, l'ouvrier de la minoterie, un Allemand lui demande s'il le connaissait, il répondit que non. (...) Il a été emmené dans la maison Le Deuff, dans le bourg de Saint-Caradec, qui avait été réquisitionnée, pour installer la « kommandantur ». Il a été jugé sommaire-



Georges Divenah

27. Voir la carte en annexe.

ment et condamné. Ils lui ont fait creuser sa tombe et l'ont fusillé. L'arme qu'il avait en sa possession était allemande, je le savais parce ce qu'on était copains. Il m'avait raconté comment il l'avait eue. Une dizaine ou une quinzaine de jours auparavant Georges Ollitrault, dont les parents tenaient l'Hôtel du commerce à Loudéac, lui avait donné cette arme. Georges Ollitrault et Georges Divenah se connaissaient bien, ils avaient à peu près le même âge et étaient forgerons tous les deux. Georges Ollitrault se promenait sur la route de Plémet et s'est arrêté boire un verre au café. Il y avait un Allemand dans ce café. Ils discutent tous les deux et repartent en même temps, à vélo, vers Loudéac. A un moment donné, Georges Ollitrault donne un bon coup de coude à l'Allemand qui culbute dans le fossé et Georges, qui était armé, le tue. Il prend le revolver de l'Allemand et met les bouts... C'est ce revolver que Georges Divenah avait en sa possession. Il lui avait été remis par Georges Ollitrault et l'avait enterré dans son jardin. Mais le jour où il a fallu prendre les armes il l'a repris dans sa cachette. »



Stèle de Georges Divenah

2.5. Attaque du 2 août

Jean Baptiste Boscher, maçon né à Merléac le 17 février 1906, demeurant à Uzel et Joseph Sommier, mécanicien, né à Uzel le 23 juin 1912, domicilié à Uzel, ont été arrêtés à Saint-Thélo le 3 août 1944 pour transport d'armes et fusillés à Saint-Caradec.

Le témoignage²⁸ d'un partisan de Saint-Thélo, relate cet épisode : « En début d'après midi, nous sommes allés récupérer les armes enterrées sur la route des Minières en direction de Grâces-uzel. Le gendarme Lalluret de la brigade d'Uzel, avait pris le commandement des opérations en compagnie de Michel Duault. Nous sommes une vingtaine d'hommes ; Nous prenons position de chaque côté de la route d'Uzel à Saint-Caradec, à 1 km de la ferme Ollitrault des Saint-Anges, afin d'attaquer des véhicules allemands

Nous sommes en attente quand M. Lalluret me demande de descendre au bourg de Saint-Thélo pour aller chercher des cigarettes et du tabac chez Mathurin Duault, buraliste et cafetier. Là, je rencontre Joseph Sommier, mécanicien à Uzel, accompagné de Jean Boscher d'Uzel et de Jean Le Gueut, étudiant, camouflé chez mes parents depuis trois mois et dont les parents tiennent une boulangerie rue Saint-Guillaume à Saint-Brieuc. Ces trois personnes arrosent la victoire des Américains. Joseph Sommier m'invite à monter dans leur camionnette pour rejoindre le groupe en embuscade à la Croix Saint-Mathurin. Mais comme leurs bavardages s'éternisent, je ne les ai pas attendus. De retour aux Saints-Anges on me fait prendre une place avec une mitrailleuse Sten et on me prodigue recommandations et consignes de tir. Tout à



Stèle près du cimetière en hommage à Jean Boscher et Joseph Sommier

28. Archives Départementales 22 - réf : 1045W39- 2W38

coup, un camion allemand se présente, descendant la route de la Belle Etoile, café situé à 2 km. Un fusil mitrailleur est confié à Théophile Tardivel, qui se révèle bon tireur, car à la première rafale, le camion s'immobilise à 20 m et, camouflés par le camion, on nous donne l'ordre de nous disperser (...). Il y a eu cinq morts dans le camion, le sixième occupant a réussi à s'enfuir (...). Le lendemain, en passant dans le bourg de Saint-Thélo, j'ai appris la triste aventure survenue à mes trois compagnons rencontrés la veille au café Duault. Joseph Sommier, Jean Boscher et Jean Le Gueut sont arrêtés par des SS, près de l'école publique de Saint-Thélo, alors qu'ils s'apprentent à venir nous rejoindre. Mon beau-frère, Joseph Le Denmat, a été le témoin de la scène alors qu'il rentre chez lui. Les Allemands ont découvert un revolver dans la camionnette de Joseph Sommier, ce qui les a mis très en colère et, arrivés devant le cimetière de Saint-Caradec le camion s'arrête. Jean Le Gueut, qui connaît un peu l'allemand, comprend que l'ordre a été donné de les fusiller sur le champ. Il avertit ses camarades et leur demande de s'enfuir. Jean Le Gueut saute par-dessus le mur du cimetière, se faufila entre les tombes sous les rafales de balles, franchit le second mur et réussit à s'échapper indemne à travers champs. Ses compagnons, moins véloce, n'ont pas cette chance et tombent sous les coups de l'ennemi²⁹ ».

2.6. Repli des Allemands pour rejoindre Lorient

2.6.1. Les combats dans la nuit du 3 et 4 août

2.6.1.1. A Loudéac

La nuit du 3 au 4 août 1944 a été une nuit de combats entre les groupes F.F.I. et les Allemands qui se repliaient vers Lorient. Cinq accrochages ont causé de lourdes pertes. Vers 20h J. Launay est tué et 3 Loudéaciens sont blessés ; vers 1h30 le 4 août A. Le Ray est tué ; à 1h30, un camion allemand est immobilisé, un de ses passagers est tué ; vers 4h L. Fraboulet et L. Cuny sont tués, plusieurs F.F.I. sont blessés. Du côté Allemand, les pertes sont sévères : six morts, de nombreux blessés et une dizaine de soldats sont faits prisonniers.

2.6.1.2. A Trévé

Les chefs de sections ont mis en place des postes de F.F.I. aux entrées de chaque localité, afin de protéger la population tout autant que les voies de communications.

A la sortie du bourg de Trévé, six F.F.I. (Théophile Gloux, Gaston Bardinnet, Félix et Mathurin L. Bouffo, Marcel Jégard et Marcel Le Corre) se sont postés, le 4 août au soir à l'embranchement des routes de Loudéac et de La Motte. Ils sont surpris par un convoi allemand. Un échange de tirs a lieu causant de lourdes pertes dans le rang des résistants : Bardinnet, touché est mort sur le coup, Théophile Gloux et Marcel Jégard sont blessés, ce dernier, décédera quelques heures plus tard. Le convoi allemand réussit à passer et continue sa route vers Saint-Thélo, traversant le bourg de Trévé. Des résistants postés sur la place de l'église ouvrent le feu, les Allemands ripostent. Côté résistants, deux morts et un blessé léger, côté Allemand, aucune certitude, mais les nombreux

29. Archives Départementales 22 - ref : 2W238

pansements laissés près de la Belle-Etoile laissent supposer que les blessures furent sérieuses. Le lieutenant Dauny, commandant la section de Trévé mentionnait « une vingtaine de morts dont un officier ».

La colonne allemande poursuivra sa route vers le Sud-Ouest et Lorient, traversant la commune de Saint-Guen et de Mûr-de-Bretagne.

2.6.2. Les combats sur Mûr-de-Bretagne³⁰

Dans son ouvrage *Mûr-de-Bretagne et sa région* l'écrivain Ernest le Barzic raconte cet épisode douloureux de la Résistance. « Le 3 août 1944, les Allemands font sauter les ouvrages qu'ils avaient construits à Guerlédan et s'en vont précipitamment mais, un peu partout les routes sont barrées. Le 4 août au matin, le drapeau français flotte sur le clocher de l'église de Mûr-de-Bretagne, les patriotes occupent le bourg, sous le commandement de Jean Quéré ». La libération de la ville est en cours, mais le lendemain un drame survient.

2.6.2.1. Saint-Guen, la libération

Le samedi 5 août, alors que les habitants de Saint-Guen croient les Allemands chassés de toute la région, le drapeau tricolore est hissé sur la tour où il flotte majestueusement. Tout à coup, vers 8h une voiture allemande surgit et stoppe avant d'entrer sur la place du bourg. Débouchant de la route d'Uzel, elle est suivie (hélas ! on ne s'en rendra compte que plus tard) d'une dizaine de camions transportant chacun une trentaine d'hommes, ainsi que deux ou trois canons de 25. Des soldats descendent de la première voiture, et pendant que l'un d'eux étudie la carte, d'autres ouvrent le feu sur le drapeau avec leurs fusils et un canon de 25. A ce moment, des Patriotes isolés, cachés, certains dans le cimetière, d'autres dans les angles des maisons, ouvrent le feu à leur tour sur l'ennemi. Dans l'engagement qui s'en suit le jeune Marcel Pottier, qui se trouve dans le cimetière, se bat courageusement et tue deux Allemands avec sa mitrailleuse. Malheureusement, atteint d'une balle en pleine poitrine, il tombe à son poste de combat, à quelques mètres de chez lui. Il meurt pour la France, le jour anniversaire de ses 20 ans !

Les Allemands, rendus furieux par cette attaque, terrorisent le bourg pendant près d'une demi-heure, tirant avec leurs armes automatiques et lançant des grenades dans les maisons. Une de celles-ci blesse assez sérieusement Mme veuve Guigour, une femme de 72 ans, infirme, amputée d'une jambe. Marie Thominet, qui se trouve dehors aux premiers coups de feu, et qui se presse pour rentrer chez elle est tuée d'une balle. Un patriote de Saint-Connec est blessé à la main et on doit lui amputer un doigt.

Enfin les Allemands se décident à quitter Saint-Guen et prennent la route de Mûr-de-Bretagne, en ayant soin de faire partir une seule voiture en avant-garde.

2.6.2.2. Pris en embuscade

Selon le témoignage d'André Le Maux³¹ de Saint-Caradec : « Une femme avait transmis un pa-

30. Le Courrier Indépendant du samedi 2 décembre 1944 - Archives départementales 22

31. Faisait partie de la compagnie de Lucien Le Marchand dès 1942, avec Eugène Collet, Hippolyte Fraboulet, Vitalien Collet - Le Maquis de Saint-Caradec. Témoignage recueilli lors de la soirée débat, organisée par le Centre Marc le Bris.

pier³² pour les résistants. Ce papier avait annoncé un convoi de seulement deux camions, alors que c'était un convoi entier ».

Les maquisards se sont faits encercler au Pont-Quémer, près de Mûr-de-Bretagne où a pris position, sous les ordres de Hyacinthe Garin, un autre groupe de Patriotes de Saint-Guen munis d'un fusil-mitrailleur. Ils ont pour mission de garder le pont. Voyant venir la voiture et croyant qu'il s'agit d'un camion isolé de traînards, les Patriotes ouvrent le feu. Une trentaine d'Allemands descend du véhicule et prend position. Mais le reste du convoi arrive bientôt en renfort et se déploie en éventail prenant à revers nos vaillants Patriotes qui, en nombre très inférieur, ne peuvent soutenir une bataille rangée.

Dans ce très violent combat, les Allemands déplorent une douzaine de tués. Du côté des Patriotes, cinq jeunes gens sont tombés à leur poste de combat : Hyacinthe Garin, 25 ans, de Kergauton ; Victor Pédro, 25 ans, de Lezoin ; Ange Rault, 24 ans, de Calstelru ; Arthur Jaglin, 22 ans, du Clézio et Pierre Beurel, 21 ans, ouvrier forgeron chez M. Guigour. Les Allemands avant de s'en aller, mutilent les corps des morts et incendient la maison de Georges Cherel.

Prosper Stéphaneux qui, au fusil-mitrailleur abat plusieurs Allemands, se conduit bravement et ne quitte son poste situé en plein carrefour, qu'après avoir vu tomber ses camarades et voir jugé que sa position n'était plus tenable. Hyacinthe Le Bihan, prisonnier rapatrié, est légèrement blessé au cours de l'engagement, mais réussit à s'échapper grâce à son sang-froid. Saint-Guen vient de donner à la Patrie les meilleurs de ses enfants, les plus braves, les plus courageux.

Malheureusement la liste des morts n'est pas close. En effet, le 24 novembre, dans le cimetière de Ploeuc, on reconnaît le corps du jeune Arsène Rault, tombé lui aussi sous les balles allemandes. Il est emmené comme otage lors des événements qui se sont déroulés à Saint-Guen, le 7 juin 1944. Ce jour-là il avait attaqué, avec un groupe de parachutistes, le poste d'observation allemand, situé sur la Lande de Saint-Guen et fort de huit hommes.

Trois allemands sont blessés ; on croit que deux d'entre eux seraient morts. Le jeune Arsène Rault est pris comme otage et les Allemands tentent de le pendre au pignon d'une maison ; Par bonheur la corde casse et ils ne recommencent pas leur lugubre manœuvre. Ils frappent le jeune homme à coups de crosse de fusils jusqu'à ce qu'il soit tout ensanglanté. Ils le font ensuite monter dans un camion qui part en direction de Loudéac puis de Saint-Brieuc. C'est pour le conduire au sinistre lieu d'exécution de Lorges. C'est là en effet qu'il fut abattu. Son corps est retrouvé dans un champ, légèrement couvert de feuilles, une douzaine de jours après l'exécution. Aujourd'hui, il repose, lui aussi, près de ses camarades, dans le petit cimetière de Saint-Guen.



Stèle du souvenir au lieu dit Pont-Quémer

32. Les informations leurs parvenaient sur des morceaux de papiers, ces « porteurs de papiers » étaient en général des femmes qui circulaient à vélo.

2.6.3. Arrivé des Américains à Saint-Caradec

Le 3 août dans l'après-midi les Loudéaciens saluent les premiers Américains qui traversent la ville. Le lendemain, 4 août, les différentes unités de la sixième DB américaine, commandés par Grow ont repris leur marche vers l'ouest, marche rapidement bloquée, pour les hommes de tête, par le pont détruit de Guerrieux. Les Allemands avaient aussi pris soin de faire sauter le pont du Moulin, enjambant l'Oust, en direction de Trévé et d'Uzel, pour retarder les Américains.

François Bescond ordonne à Maurice Marigot³³ d'aller chercher les Américains à La Ville Hervé à Loudéac pour les guider à travers champ au gué près du pont de l'Oust où un passage semble possible. Les Américains arrivent. Le docteur Pierre Le Potier prévient l'interprète que le gué a été miné. Des vérifications sont faites mais aucune mine n'est aperçue. Vers midi, Maurice Marigot prend place dans la première jeep conduite par l'Américain Arthur Grossman³⁴. La voiture s'engage sur le gué suivie juste derrière par François Bescond qui est à pied. La jeep heurte alors un chapelet de mines. Les deux F.F.I. et l'Américain sont tués sur le coup par les explosions. Le F.F.I. Henri Donnio se trouve également à bord de la jeep mais il échappe à la mort. En tout début d'après-midi, d'autres véhicules militaires américains se présentent en avant du gué, et ne le franchissent qu'après avoir déminé le gué en s'aidant de poêles à frire³⁵.



Photo Pierre Le Marchand

Arrivée des Américains à Saint-Caradec



Arthur Grossman



François Bescond

33. Fils de Maurice Marigot et d'Élisa Le Pottier - Domicilié à La Croix de Calagan à Saint-Caradec - Il rejoint la Résistance de Saint-Caradec sous les ordres de François Bescond.

34. 2e lieutenant - 6e Division blindée, troupe «E», 86e Escadron de reconnaissance de cavalerie Mécanisé

35. Description de ce tragique accident sur : <http://www.memorialgenweb.org/memorial3/html/fr/complementter.php?id=5266312>

2.6.4. Combat à Kéravel

2.6.4.1. Rôle des alliés parachutés en Bretagne³⁶

En juin 1944, des parachutistes des forces spéciales alliées sont largués en Bretagne. Les SAS (Special Air Service) sont parachutés dans la nuit du 5 au 6 juin. Deux sticks de neuf hommes qui seront rejoints par cent-quinze parachutistes « droppés » les nuits suivantes et accompagnés de l'équipe Jedburgh. Il s'agissait d'empêcher ou de retarder l'acheminement des renforts allemands vers la Normandie, de gêner autant que possible l'action des troupes du Reich, par les sabotages notamment.

Jedburgh³⁷ est une opération menée par les forces alliées, elle a pour objectif de coordonner l'action des maquis avec les plans généraux du Supreme Headquarters Allied Expeditionary Force et d'équiper les résistants, en France et aux Pays-Bas, en vue d'immobiliser les forces de l'Axe loin des côtes au moment du débarquement de Normandie. Une dizaine opère en Bretagne. Leur rôle est important car ils entrent rapidement en contact avec les chefs départementaux des FFI et ils vont plaider auprès de Londres l'envoi d'armes. Cette collaboration avec les Jedburgh et avec les SAS permet la reconnaissance par Londres de l'importance numérique de la Résistance bretonne.

2.6.4.2. Attaque d'un convoi allemand

Dans la nuit du 18 au 19 juillet, une équipe de *Jedburgh* sous le nom de *Gerald* est parachutée à une dizaine de kilomètres au nord de Pontivy, au Liez, en Kergrist. Dès leur arrivée, ses trois membres³⁸ - le capitaine américain Knerly, le lieutenant français Beaumont et le sergent radio américain Friele - sont pris en charge par le 4^e bataillon du FFI du colonel Robo³⁹.



Le capitaine Knerly et le sergent Friele avec la famille Perrien à la ferme de Semanville

Un groupe de résistants nommé *Surcouf* est créé en septembre 1942 par Marcel Mazure⁴⁰ (1915-2015). Il réunit dix Pontivyens. Spécialisé tout d'abord dans la fabrication et la distribution de tracts, le groupe s'affirme ensuite dans l'établissement de faux-papiers. En juin 1944, il gagnera le maquis où il intégrera également, le 4^e bataillon FFI de colonel Robo et Marcel Mazure est nommé lieutenant.

Les trois membres de l'équipe *Jedburgh* sont hébergés à Semanville, proche du village de Kerma-

36. Christian Bougeard : *La Bretagne de l'occupation à la Libération 1940-1945*, page 161

37. https://fr.wikipedia.org/wiki/Liste_des_%C3%A9quipes_Jedburgh

38. Les membres des *Jedburgh teams* sont composées de trois hommes, soit deux officiers – dont un Français – et un radio. Yann Lagadec : « SAS et Jedburgh autour de Pontivy »

39. Journal de la résistance bretonne - Ami entends-tu N°112

40. Marcel Mazure était représentant aux *Potasses d'Alsace*. C'est à ce titre qu'il fréquente les parents de Jean Le Boudec. Celui-ci raconte : « Son fils était recherché par les Allemands. Dans un premier temps, il est allé se réfugier sur Pluméliau, il sentait que les boches et les gendarmes étaient à son cul. De Pluméliau il est venu à Neuillac, pour atterrir sur Kergrist au moment des parachutages. »

ria où Mazure est installé chez les parents de Jean Le Boudec.

Dans la nuit du 3 au 4 août, informés qu'un convoi allemand doit passer sur la route, venant de Saint-Caradec pour rejoindre Pontivy puis Lorient, ils décident d'attaquer le convoi⁴¹ avec l'aide du groupe *Surcouf*. L'attaque se passe au lieu-dit Keravel en Saint-Caradec. Joseph Le Bouffos, qui avait 8 ans à l'époque, se souvient encore : « Ils étaient tous embeurnailleur⁴² dans le bas du courtis près de la Rigole. Il faisait nuit, un camion, genre de char, a traversé la route. Il venait de la route de Kerdrain, ils ont abattu des arbres à travers la route. » Le rapport n°7 des activités du *team Gerald* indique une trentaine de tués côté allemand. Ce chiffre paraît excessif, compte tenu du peu de notoriété de ce combat.

III. Des exactions faites par des résistants

Deux jeunes filles, demeurant au Hambout en Hémonstoir, Étienne et Roza Le Ralle, âgées de 19 et 22 ans ont été assassinées le 22 juin 1944. Elles ont été exécutées sur le bord de la Rigole d'Hilvern, au pont du Hambout. André Grall dans son livre *Plémet pendant la guerre* relate les faits « Elles étaient accusées de collaboration sentimentale et d'avoir dénoncé des parachutistes. Elles ont été abattues par un commando de cinq hommes du maquis de Cambronne, qui n'ont fait qu'exécuter un ordre qui leur avait été donné. Cette affaire apporte la démonstration que,



Roza et Étienne Le Ralle - Photo CP

au moins cette époque et/ou pour cette opération, le maquis de Cambronne se trouvait placé sous une autorité extérieure, mais on ignore laquelle.

Une enquête est menée par l'Adjudant Alfred Preinville, de Loudéac et au moment de l'examen des cadavres, on découvre dans une des poches de Roza, une lettre (voir annexe) de cinq pages, écrite et signée de sa main. Cette missive n'est pas datée et est adressée à « Monsieur », sans autre indication. Dans cette lettre elle donne des explications, en disant que les accusations portées contre elle sont fausses. Tout laisse à penser que cette jeune fille a reçu des menaces.

Alphonse Le Bihan, Maire d'Hémonstoir : « Je ne connais aucun renseignement sur ce double assassinat. Je connaissais très bien ces deux jeunes filles qui sont arrivées de Paris où elles travaillaient. Il est de notoriété publique que les filles Le Ralle fréquentaient des militaires de l'armée

41. Il y avait un véhicule léger suivi de deux camions

42. Mot gallo signifiant «mêlé, emperlé»

d'occupation et ont été vues à plusieurs reprises en leur compagnie. Elles étaient réputées comme étant de mœurs légères surtout la plus jeune, Roza ». Les termes de ce témoignage se retrouvent dans d'autres dépositions, mais toujours assortis d'une prudence mâtinée de ce qu'il faut bien appeler une certaine forme de lâcheté.

Un autre témoignage, celui de Marcel Glon, est bien différent. « Des deux jeunes filles d'Hémonstoir, on disait qu'elles n'étaient pas très sérieuses, qu'elles fricotaient avec les Allemands, enfin, peut-être ! Les parents avaient une petite ferme, les filles allaient garder les vaches, personne n'a vu et ne tenait la chandelle... Les deux gars dont je vous parle, ils les connaissaient, ils en avaient entendu parler, moi aussi j'en avais entendu parler. Une des filles avait mon âge et elles étaient gentilles. Et un beau jour, elles ont été tuées par des terroristes. Ils étaient quatre, ils ont été les chercher chez leurs parents, c'était le soir, je ne sais pas si elles étaient couchées. Ils les ont emmenées assez loin, sur la Rigole d'Hilvern. Ils les ont tuées toutes les deux. On les a connus, j'en connaissais au moins deux, même trois. Il y a un qui a été arrêté à Hémonstoir, un nommé Mimile qui était le chef du maquis de la Chèze. Il y avait un autre, de Loudéac, qui était un réfugié de Lorient, un autre d'ici de Saint-Caradec, un Donnio, Henri Donnio, un parent éloigné de très loin de André Donnio. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. On dit qu'il aurait été pris par les Allemands et qu'il aurait été fusillé dans la forêt de Lorge, au camp des martyres. Alors quand on a appris pour les deux filles... Les gars dont je vous parle, c'étaient les copains, ils étaient sens dessus dessous, parce que il y avait des gens qui les accusait. Les deux sœurs Étienne et Rosa Le Ralle, ont été enterrées à Hémonstoir, elles avaient une sœur qui habitait à Saint-Gérard, elle les a faites exhumer et les a emmenées là-bas. C'était le 18 juin, 3 semaines après le débarquement. Pas de procès, c'était un meurtre. Surtout que là, c'était dégueulasse parce qu'il y avait une maison à Saint-Caradec, la patronne si on veut, son mari était prisonnier et puis ils faisaient la java chez elle, tant et plus, et puis il y avait tous les copains, tous ces types-là qui venaient là, pas les filles bien sûr, mais tous les autres, ils allaient le soir faire les carnages, pour voler. A l'époque c'était la vengeance, tout le monde avait peur de tout le monde.»

IV. Un personnage : Georges Ollitrault

Georges Ollitrault, connu sous le nom de « Jojo » dans la Résistance et originaire de Loudéac, a passé la plus grande partie de sa vie à Saint-Caradec.

Personnage emblématique de la Résistance, il est, dès 1940, à l'âge de 16 ans, un des tous premiers jeunes à entrer en dissidence, refusant l'occupation. Il a une haine des Allemands et un désir de vengeance nourri par les sévices qu'ont subi ses parents en octobre 1940, par les « Teutons », pour des motifs qui ne sont pas précisés. (Repris par Mervin : *Joli mois de mai 1944*).

Décédé le 5 février 2019, à la veille de ses 94 ans, un hommage lui a été rendu, sur le parvis de l'église de Saint-Caradec, par le président du comité de Saint-Brieuc de la section des Côtes-d'Armor de la



Photo François Cojean

société des membres de la légion d'honneur :

« Je tiens à dire à l'ensemble de cette communauté la grande tristesse que nous ressentons tous au départ de Georges Ollitrault. Un grand respect aussi, une réelle admiration pour un homme dont les qualités humaines, l'audace et l'amour de la vie apparaissent, pour tout à chacun, comme remarquables.

La lecture du décret du 9 juillet 1962, signé par le général de Gaulle, le nommant dans l'ordre national de la Légion d'Honneur dit déjà beaucoup du caractère d'exception de ce tout jeune homme de 16 ans né le 3 juillet 1925.

Je cite le décret : « Magnifique combattant volontaire de la Résistance, d'un rang admirable et d'une rare audace, et entré dans la résistance en juillet 41, il a participé à l'organisation d'un des premiers maquis bretons dont il en prit le commandement et avec lequel il a participé à des opérations de sabotage. Après avoir tenté de rejoindre les forces de la France libre par l'Espagne, il a été arrêté par la Gestapo le 15 mars 1943 et interné à Toulouse. Transféré à Compiègne, il a réussi à s'évader de l'hôpital où il était en traitement, le 16 août 1943. Il a repris immédiatement son activité clandestine et au cours d'une mission a été blessé et fait prisonnier. Emprisonné à Saint-Brieuc, puis hospitalisé, il réussit une nouvelle fois à s'évader le 10 mars 1944. Il reprend son activité clandestine et est nommé au commandement d'une compagnie. Il a participé à la libération de Saint-Brieuc. Le décret ajoute que la nomination comporte l'attribution de la Croix de guerre 1939-1945 avec palme. Le goût de la vie, le goût de la liberté de son pays, Georges Ollitrault les avaient au plus haut point. Il a dit le regret de n'avoir pas pu partager sa Légion d'Honneur avec ses camarades, femmes et hommes, qui ont perdu la vie dans ces actions communes. Il s'est donné un devoir de mémoire et est intervenu dans de nombreuses classes pour conserver ce souvenir. Pour nous, nous partageons le grand vide qu'il nous laisse et l'assurance qu'il ne sera pas oublié. »



Photo François Cojean

Enterrement de Georges Ollitrault

V. Fin de la guerre

Le général de Gaulle en fait l'annonce radiophonique. « La guerre est gagnée. Voici la victoire. C'est la victoire des Nations Unies et c'est la victoire de la France », déclare le général de Gaulle dans un message. Entouré par la foule, il va se recueillir ensuite sur la tombe du soldat inconnu, à l'Arc de triomphe. La population laisse éclater sa joie. Cette guerre laisse un bilan sans équivalent dans l'Histoire avec plus de cinquante millions de morts militaires et majoritairement civils. Dès l'annonce de la capitulation de l'Allemagne, c'est la fête à Loudéac, comme dans beaucoup de villes. Dans le Ouest-France du 5 mai 1945 on peut lire :

LOUDEAC FÊTE LA VICTOIRE

Lorsqu'à 18h30, lundi soir la radio d'abord puis les cloches et la sirène apprirent la capitulation sans conditions de l'Allemagne, ce fut l'allégresse générale : drapeaux, guirlandes, banderolles multicolores sortirent comme par enchantement et les ouvriers quittèrent immédiatement leur travail. On s'étreignait dans la rue et beaucoup pleuaient de joie sans pouvoir articuler une parole. Le soir, une retraite aux flambeaux, précédée de la clique de l'Etoile Saint-Maurice, suivie

d'une foule immense, parcourait les rues de notre cité aux accents de chants jeux et patriotiques. Un bal improvisé, qui eut beaucoup de succès, fonctionna une partie de la nuit rue de Moncontour.(...) Le lendemain à 22 heures, au champ de foire, eut lieu la « pendaison d'Hiltler, qui fut ensuite brûlé sous les huées de toute la population. (...) Jeud soir, un « Te Deum » solennel fut chanté à l'église paroissial qui fut trop petite pour contenir le foule.

A Saint-Caradec, en l'absence du maire c'est le curé de la paroisse qui a pris l'initiative d'organiser une manifestation pour fêter la victoire :

« Le lundi 7 mai 1945, je revenais d'une réunion de Saint-Thélo. Il y avait à peine vingt minutes que j'avais quitté cette localité que j'entends les cloches sonner à toute volée. Cette fois, me dis-je ça y est... Le cauchemar est terminé... J'appuie fortement sur les pédales et bientôt, j'entends le carillon de chez nous qui chante victoire avec tous les carillons de France. J'arrive, il y avait grande effervescence au bourg. On arrive de toutes parts. On s'interroge... On chante... On pavoise. Monsieur le maire étant absent, je donne moi-même les mots d'ordre : rassemblement ce soir à l'église à 17h, chant Te Deum⁴³ et bénédiction, à la suite cortège, retraite aux flambeaux, hymne national. Avant le Te Deum, je monte en chaire, l'église est pleine. Dans un moment d'exaltation facile à comprendre, je chante la bravoure de nos soldats, j'ai un souvenir spécial pour ceux qui ne reviendront plus, une pensée d'espérance pour qui sont derrière les barbelés. Quel silence dans cette enceinte ou j'aperçois des hommes qui jamais n'y viennent ! Mais « La Bête est sur le flanc », blessée à mort... Je le leur dis en termes qui me viennent je ne sais comment et qui ne manquent pas d'impressionner vivement l'auditoire. Je rappelle en quelques mots les jours néfastes de la Patrie... Oui Dieu a toujours jeté sur la France un regard particulier d'amour, une fois de plus, aujourd'hui comme au temps de Jeanne d'Arc, il lui rend les joies de vivre avec la liberté. Après la cérémonie, les hommes que je rencontre viennent me serrer la main. Ma pensée avait rencontré les sentiments qui débordaient de leurs cœurs... Ensuite eut lieu le défilé et, tard dans la soirée, on entendit chanter, chanter toujours ! »

43. Le Te Deum est un hymne latin chrétien. En dehors de la liturgie des heures, le Te Deum est chanté à l'occasion de services solennels d'action de grâce (victoires, fêtes nationales, naissances princières, saluts, processions etc.) et dans toutes les circonstances où l'on veut remercier Dieu de quelque chose.

Conclusion

Occupée depuis mi-juin 1940, la région de Loudéac, comme le reste de la Bretagne, n'a pas opposé de résistance aux Allemands les deux premières années. La présence de troupes de la Wehrmacht sur la commune n'est pas permanente. Elle se ressent surtout par les réquisitions (de fourrage, blé ...) mais surtout de main d'œuvre pour des corvées (cuisines, lavage de voitures ...) et la surveillance de points de passages.

Concernant le comportement des soldats allemands, des témoignages relatent que, quand ils sont seuls, ce sont des gens comme les autres. « Un Allemand seul, quand il montrait des photos de sa famille, il pleurait parfois... Ils n'avaient pas le choix. Ils étaient obligés... Ici il y avait un Allemand, Herman, il avait épousé une femme de Saint-Caradec. Il s'est fait baptiser à la veillée de Noël. Il nous avait creusé un puits ».

Ce n'est qu'au cours de l'année 1943 que naît une certaine révolte contre l'occupant de la part de la population, exaspérée par les réquisitions, par le S.T.O.⁴⁴ et par une répression de plus en plus sévère. Cette révolte se traduira par la naissance de groupes de résistants plus ou moins organisés.

Les sabotages suivis des combats contre l'occupant ont marqué notre territoire. Le débarquement de juin 1944 et l'arrivée des Américains ont galvanisé la résistance. Les Alliés peuvent avancer au-devant des Allemands qui se replient vers les poches de Lorient ou de Brest. Les groupes de partisans, mieux équipés en armes depuis les parachutages ont confiance en eux et hâte d'en terminer avec l'occupant. Comme en témoigne Marcel Glon « on n'avait pas peur. Je ne sais pas ce qu'il y avait en nous, mais on voulait tellement se débarrasser d'eux qu'on aurait fait n'importe quoi. »

Mais, dans ces périodes troubles, il ne faut pas oublier les méfaits de ceux qui, profitant du système ou par idéalisme politique ont semé la terreur par le pillage, le vol, la violence et la torture⁴⁵. Ces bandes agissant parfois sur des ordres dont on ne connaît pas l'origine, n'ont pas hésité à violer et assassiner des femmes, innocentes des faits dont on les accusait, sous prétexte d'entente avec l'ennemi. N'oublions pas non plus la lâcheté de certaines personnes, notables ou pas, qui informaient ces bandes des lieux ou personnes qu'il fallait visiter pour les piller.

Mais restons sur la note patriotique dont les résistants et la majorité de la population a su faire preuve pour nous libérer des « boches ». Et nous ne pouvons que rendre hommage à tous ceux et celles qui ont donné leur vie pour notre liberté.

Nous pouvons aussi déplorer que cette horrible guerre n'ait pas servi d'exemple et que l'on continue à se déchirer partout dans le monde au nom de toutes sortes d'idéaux.

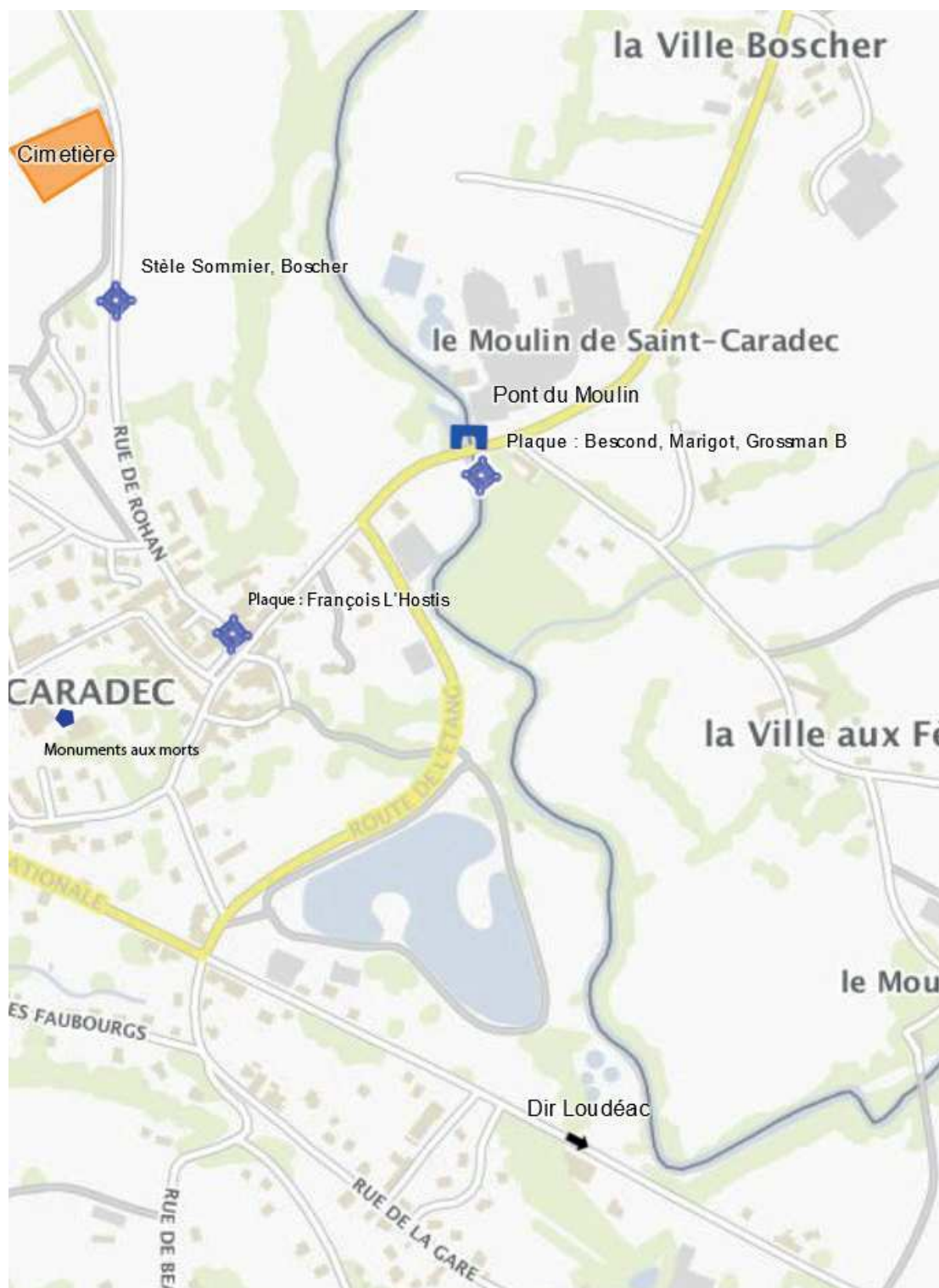
Cependant la Seconde Guerre Mondiale a donné lieu à de nombreux témoignages auprès des jeunes, dans les écoles notamment, pour tenter d'enrayer la haine. Depuis 75 ans, le 8 mai, on commémore la fin de la Seconde Guerre mondiale. A l'heure où les Anciens Combattants sont de moins en moins nombreux pour témoigner, le relais doit être pris par l'éducation pour poursuivre le devoir le mémoire.

44. S.T.O. Service du travail obligatoire, institué par le gouvernement de Vichy durant la seconde Guerre mondiale, qui fournissait de la main-d'œuvre aux usines allemandes.

45. Voir en annexe un exemple de vol par la bande à «Mimile» qui était informée par des gens sans scrupules.

Annexes

1. Sites commémoratifs dans le bourg de Saint-Caradec.



2. Témoignage de Mme Renouard⁴⁶ de Saint-Caradec.

Les Allemands se sentaient très menacés et la résistance, de plus en plus armée, commençait à se montrer. C'est ainsi qu'une petite dizaine de résistants avait été capturée par les Allemands à Carhaix, début juin. Et là a commencé un terrible cortège. Maintenant, François L'Hostis est seul face à son destin. L'aube a paru. Devant lui, c'est toujours le ruban interminable de la route. Quel raffinement de cruauté lui réserve-t-on ? pourquoi ne l'a-t-on pas pendu à Plouguernével ou à Gouarec ? C'est le jeu du chat et de la souris. Le supplice du doute dure un temps interminable. Tour à tour, Caurel, Bon- Repos, Mûr-de-Bretagne sont dépassés, la faim tараude François L'Hostis.

Tout à coup le camion a quitté la route nationale et s'est engagé dans la rue principale du bourg de Saint-Caradec. Il a stoppé, place de l'église, à l'angle d'une maison qu'orne une potence électrique. Mais laissons la parole à Mme Renouard tenancière d'un débit de tabacs face à la potence improvisé.

« C'était l'après-midi du 9 juin, aux environs de 4h. Je revenais de mon jardin, lorsqu'une dame me dit Rentrez chez vous, il y a 5 officiers Allemands qui veulent forcer votre porte ». J'y allais cependant :

« Que désirez-vous messieurs » ils me répondirent :

« Cigarettes »

« Non messieurs, nicht cigarettes ». Ils m'ont suivie dans la maison.

« Madame, une échelle ? »

« Non plus, monsieur, je n'en ai pas »

« Où en trouverai-je une »

« Je n'en sais rien ! »

Ils sont partis en maugréant, je voyais, la voiture couverte de branchages, et, à l'intérieur un tout jeune homme les deux mains attachées devant la poitrine assis tout seul sur un vieux pneu usé. Je m'approchais :

« Pauvre petit gars ? Tu as les mains liés »

« Oui madame »

« Que vont-ils te faire ? »

Il ne m'a pas répondu. Il secouait la tête pour rejeter son abondante chevelure qui lui tombait dans les yeux. Les bourreaux sont alors arrivés avec une échelle et l'on placée contre le mur, sous la console. Le jeune homme les regardait faire sans pleurer. Moi je criais. Deux officiers allemands l'ont fait descendre à terre, les mains toujours enchaînées. Ils lui ont demandé quelque chose que je n'ai pas compris, lui n'a pas bronché et par deux fois a répondu « non, non ! ». Ils l'ont obligé à monter l'échelle tout seul droit comme un piquet. Là-haut un Allemand l'attendait. On lui a passé un fil électrique au cou. Il était pâle à faire pitié mais n'a pas jeté un cri, n'a même pas eu une larme. Le boche a serré de toute ses forces : le petit gars râlait affreusement. Puis il a pris un deuxième câble, l'a attaché à celui du cou au-dessous du menton, l'a passé entre les jambes du jeune, et la renoué au premier par la nuque. Par un geste inexplicable, le bourreau a enlevé le lien qui entourait les mains du jeune homme. Il est descendu de l'échelle et l'a retiré d'un seul coup.

Le corps est tombé dans le vide : le pauvre supplicié a levé les mains par deux fois et à la troisième a poussé un long soupir, le dernier.

Je demeurais hébétée sur la rue, ne pouvant même pas crier mon indignation devant de tels

46. <http://www.lesamisdelaresistance56.com/index.php/lamprat/histoire-d-un-crime-commis-par-les-nazis-a-lamprat>

procédés. Les Allemands riaient insultant le cadavre, le secouait par les pieds et chantaient comme des hommes ivres.

J'étais écoeurée. Je suis rentrée précipitamment et me suis enfermée à double tour dans ma chambre. Je ne connaissais pas le jeune homme, mais je pensais à ses malheureux parents. C'était plus fort que moi, j'ai pleuré toute la nuit. Au matin, j'ai cru du me réveiller en proie d'un affreux cauchemar : Hélas ! Le corps se balançait sur la place au bout de la corde une lugubre pancarte attachée à sa poitrine.

Il faut châtier les assassins.

Ce jeune homme c'était François L'Hostis, de Carhaix, il avait 19 ans. La rage allemande n'avait pas reculé devant un crime aussi monstrueux.

Le corps devait rester exposé 72 h durant, en plein passage public. La peine de mort était réservée au Français trop humain, qui se serait avisé de le décrocher avant l'expiration du délai.

3. Lettre de Roza Le Ralle.

Jean Le Boudec, à l'époque des faits avait 8 ans, cette affaire l'avait beaucoup marqué, « Ces filles ont été exécutées pourquoi ? Le motif retenu était qu'elles fricotaient avec les Allemands ? Avait-on des preuves ? Mais qui était donc ces résistants qui avaient assassinés ces deux jeunes filles ? Et mon père faisait-il partie de la bande ? Quand je posais la question à son père, lors de réunions de famille, il me répondait La guerre est finie, mon petit bonhomme. On n'en parle plus c'est clair ! On n'en parle plus. » Cette énigme l'a poursuivi toute sa vie et il s'était juré d'élucider ce fait, quand il aura un moment. « Vivre dans le doute que son père soit complice d'un assassinat n'est pas chose facile, c'est plus agréable d'être le fils d'un héros, que celui d'un assassin ». Douze ans de recherches ont été nécessaires à Jean Le Boudec, pour élucider cette affaire car 60 ans après les faits, le sujet reste difficile à aborder, les témoignages sont réservés, on a longtemps fermé les yeux sur cette affaire qui reste encore dérangeante. Cependant Jean Le Boudec a découvert le nom de tous les participants à cette barbarie et son père n'en faisait pas partie.

DES DÉPARTEMENTALES
 DES CÔTES D'ARMOR

Monsieur

De tous côtés, j'entends les gens
 parler de moi. Je suis fausse. et etc...
 Je vous en prie Monsieur, laissez-moi
 vous parler ce n'est pas pour mon hon-
 neur, dans le pays elle est bien faite
 mais je vous demande ceci pour le
 bonheur de mes parents. Croyez-moi.
 Tout de suite vous allez penser
 que je veux vous faire croire que tout
 ce que vous entendez est faux. Eh
 bien oui. Je vous avoue tout de
 suite que j'ai parlé aux Allemands
 et même là avec eux. il y a
 deux ans lorsqu'il y en avait à Flaman-
 voir, j'étais alors en vacances, on m'in-
 vitant à rentrer, étant cliente de
 cette maison je ne refusais pas, c'est
 de cette façon que j'ai été débouchée
 J'en ai ni admettre. pas qu'on dise
 que j'ai eu des rapports avec eux
 (les gens me jugent mal je ne suis

pas celle qui ils croient) Que j'ai
 fait quelques chose pour leur bien
 pour entretenir la guerre. Non cela
 est faux. Je vous le jure absolu-
 ment faux. Et si je leur ai parlé
 vous devriez savoir que je n'aurais
 jamais pensé que ces bagatelles
 auraient amenés de pareilles histo-
 res. Le manque de réflexion je n'a-
 vais que dix sept ans. Et tout
 le tort est mis sur moi. Pourquoi
 lorsqu'il y en a tant d'autres qui
 ont fait beaucoup pire.

Et aussi mes parents leur auraient
 rendu un cochon, il faudrait
 avoir des preuves sûres avant d'i-
 maginer de pareils mensonges. Et
 en avez vous ? Les Allemands
 venaient chez nous ce n'était pas
 principalement pour nous ils s'a-
 rraient dans tout le village
 nous ne leur avons jamais rien
 rendu du reste la ferme que

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DES CÔTES D'ARMOR

J'ai rencontré un jeune homme, je
le lui ai dit. et n'importe com-
ment j'en voudrais à un jeune
homme je ne voudrais pas le dénoncer
mais j'aurai été vraiment vexé.
Tout de suite on suppose que j'ai
écrit à la Commandantur - J'ai pas
pu le faire jamais. J'en veux à
personne j'ai les idées assez larges
chacun est libre de ses actions. Je de-
manderai simplement qu'on me
laisse tranquille, je ne fais aucun
mal. Maintenant qu'on m'a ar-
rêté je suis qu'on me juge
coupable. toutes ces histoires sont
dûes à de mauvaises langues.
Je suis innocente entièrement ino-
cette. Je vous prie de me croire.
Je suis moi aussi Française et
suis prête à tout pour vous aider
à terminer la guerre. Je ne
vous aime pas. au contraire
Je vous approuve.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DES CÔTES D'ARMOR

mes parents exploite est trop qu'on
pour vendre en dehors du ravitail-
lement, et depuis ces deux années
j'étais à Paris, il me fallait aux
quelques coins. L'année dernière je
suis revenue en vacances personne
ne peut rien dire. Je ne me suis oc-
cupée de rien. Après ce petit stage
je suis retournée à Paris, il faut
bien que je gagne ma vie j'aurais
pas eu le bonheur de mettre l'écu.
En les événements il y a deux
mois que je suis revenue. Je n'étais
pas trop arrivée que j'ai entendu
parler en on voulait me tondre.
N'étant pas en tort, je ne voulais
pas qu'on me fasse, ainsi qu'à
ma sœur une telle honte, je
me demandais pourquoi cela m'au-
rait été fait. Est-ce que je le
mérite pour leur avoir parlé, il
est vrai que d'après les gens j'ai
fait bien autre chose.

Je vous prie, je me vous con-
sais pas, mais j'espère que
connaître la mentalité des gens
de campagne et la grande
faiblesse qui règne. Je ne salue
en lieu sur avant de dire que
que chose. naturellement je n'ai
pas de conseils à vous donner.
Soyez indulgent et je
vous demande surtout de me
croire, je suis innocent je vous le jure

Avec mes sentiments de Français.

Josée P. Kallez

4. Fiche du fonds Huguen.¹

1943 Décembre 26 17 ^h 30	ATTENTAT contre sous-officier	COTES DU NORD
Près de LOUDEAC, un sous-officier alle- mand est abattu d'un coup de pistolet par un cycliste. Notre connaissance de la RN 164 bis à 1800m de LOUDEAC en RENNES Abattu par un jeune homme montant à bicyclette avec lequel il était en conversation par belle de voir la tui à bout portant dans la tête. Vol de son pistolet par son agresseur. Identité de la victime: ROHACZCK August né le 20/3/1900 à Witten - Neustadt de l'armée de l'air.		Haut commandement de 7^e armée, 2^e b reau, rapp. 28/XII Bob. II^e Déb. 4170 /27 (Arc. CHG) A.D. Côté du Nord. Action 5^e Armée. Gy. gendarmes Loudeac N^o 1003 du 26/11/43 L.V. de 8^e Armée, 1^{er} commandement de Loudeac du 27/11/43 A.B.

Exemple de fiche du fond Huguen, celle ci concerne la mort d'un soldat allemand, abattu d'un coup de pistolet, par un jeune homme en bicyclette, sur la RN 164 bis près de Loudéac.

1. Archives départementales des Côtes-d'Armor

5. Carte 1950 - Hémonstoir



Carte région d'Hémonstoir avec la côte de Kergan - 1950

6. Procès verbal de gendarmerie

Ce procès verbal concerne le vol à main armée, au préjudice de M. Ollitraul, cultivateur à Kerdudaval, en Saint-Caradec. Sans être relaté dans ce procès, on peut supposer que les auteurs de ce méfait sont les membres de la bande à Mimile, la méthode étant souvent similaire pour les autres méfaits attribués à cette équipe.

1^{ère} Légion.
Compagnie des
Côtes du Nord.
Section de St Caradec.
Briec.
Brigade de Loudec.
N° 497 du 30/09/1944.

GENDARMERIE NATIONALE.

Ce jourd'hui, Trente septembre, Mil neuf cent quarante-quatre, à dix-sept heures-trente.

Nous soussignés, CAULIER, Victor,) maréchal
des Logis Chef et LE RAT, Robert,) gendarme
auxiliaire, à la résidence de Loudec, départe-
ment des Côtes du Nord, revêtus de notre u-
niforme et conformément aux ordres de nos Excs
Chefs, à la suite d'une plainte verbale faite
le 26 septembre 1944, par le fils d'OLLI-
TRAULT, Emile, de St Caradec, à l'adjudant Cat
la Brigade, au sujet d'un vol de cent mille fcs
environ commis par des inconnus le 31 mai
1944 au préjudice de son père cultivateur au
dit lieu, nous nous sommes rendus sur les lieux
et avons entendu Mr OLLITRAULT, Emile, 50
ans, cultivateur à Kerdudaval en St Caradec,
lequel, déclare:

PROCÈS-VERBAL
relatant le vol
à main armée
d'une somme
voisine de Cent
mille francs, par
trois inconnus
au préjudice de
Mr OLLITRAULT,
Emile, 50 ans,
cultivateur à
Kerdudaval en St
Caradec.

2^e Expédition.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DES CÔTES-D'ARMOR

Vu et transmis par le Chef d'escadron Cat la Compagnie des Côtes du Nord, au Préfet des Côtes du Nord.
A Saint-Briec, le 7 OCT 1944

"Le 31 mai 1944, vers 23 h 30, trois jeunes gens dont le signalement m'échappe totalement sont arrivés chez moi et m'ont sommé de leur ouvrir ma porte. Je me suis levé et les ai accueillis. Ils m'ont réclamé du cidre, puis de l'argent. Ces hommes étant tous armés, je me suis exécuté aussitôt: je leur ai ouvert l'armoire et le premier des hommes entrés à la maison, un grand blond, habillé d'une giberdine jaune, a saisi le tiroir, pendant qu'un autre plus petit, vêtu d'un complet gris noir, me tenait en respect avec son pistolet. Il m'a été soustrait ainsi de quatre-vingt quinze à cent mille francs. Le voleur a fait le simulacre de brûler les billets de banque, mais il en a été déconseillé par un de ses camarades qui le suppliait de ne pas les détruire. Ceux-ci m'ont reproché d'avoir vendu du blé aux Allemands à des prix forts, à quoi je leur ai soutenu que c'était faux. J'ai su par la rumeur publique que cette nuit, Mr PASCO, Joseph, cultivateur à Kéro-pert en St Caradec avait été volé lui aussi d'une somme considérable et qu'il s'agissait de la bande à "MIMILE". Ma ferme était éloignée de toute autre habitation, aucun voisin ne les a vus et comme je vous l'ai déjà dit, je ne conserve d'eux qu'un souvenir vague quant à leur signalement. Avant de partir, ils m'ont dit de ne pas porter plainte sans quoi, je risquais d'avoir du mal. C'est pour cette raison que je n'ai

pas porté plainte plus tôt. Je porte plainte contre inconnu pour vol. Je n'ai aucun renseignement plus net pour guider vos recherches. Toutefois, je dois vous signaler que j'ai entendu dire que Monsieur LE DEUFF, André, demeurant au bourg de St Caradec dressait la liste des fermiers devant être cambriolés; mais je ne suis pas affirmatif.

Lecture faite, persiste et signe.

xx267 ETAT des lieux. La ferme de Mr CLITRAUE est située au Nord est du ~~bourg~~ Village de Kerdudaval à environ deux kilomètres du bourg, en bordure de la Rigole d'Hilvern. On y accède par un chemin vicinal.

La maison d'habitation comprend deux pièces: une cuisine et une grande pièce servant de chambre. Dans la cuisine on remarque une grande armoire dans le tiroir de laquelle le vété déclare y avoir déposé ses économies.

Aucune trace d'effraction et en raison du laps de temps écoulé, aucune trace pouvant orienter les recherches.

Plusieurs voisins de Mr OLLITRAULT entendus verbalement déclarent n'avoir rien entendu la nuit du vol et ils ne l'ont su que par la rumeur publique.

A dix neuf heures trente, Monsieur LE DEUFF, André, 44 ans, propriétaire au bourg de St Caradec, entendu, déclare:

" Jereconnais avoir dressé une liste des cultivateurs ayant vendu directement des denrées aux Allemands; mais je tiens à vous dire que Mr OLLIOTRAULT; Emile, n'y figurait pas. Je ne suis pour rien dans son affaire de vol et je n'ai jamais dénoncé personne à ceux qui allaient voler les fermiers. J'ai détruit cette liste et j'ignore ~~quixantéxéxchaxx~~ lui le nom des voleurs. "

Lecture faite, persiste et signe.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DES CÔTES-D'ARMOR

Notons que le 1er juin 1944, vers une heure ou une heure trente, Mr PASCO a été visité par une équipe commandée par LOYER, huissier à Mael Carhaiz, GEORGELIN, FLORENCE, dit MIMILE, et DON NIO ~~aux~~ ce dernier habitant St Caradec à l'époque.

Relatons que le sieur FLORENCE a reconnu le Vol de PASCO, ainsi que de nombreux autres attentats et actuellement il serait arrêté à Rennes. L'audition de ce détenu pourrait être utile et amènerait certainement la découverte des auteurs de ce vol comme entre tant d'autres.

FLORENCE était également recherché par la Résistance avant son arrestation pour soustraction d'une somme importante prélevée sur la caisse du "MAQUIS".

Continuant l'enquête, nous avons également appris par une personne désirant garder l'anonymat que Mr TARTIVEL, aveugle, guerre passe pour être l'indicateur des vols commis dans les fermes de la région de St Caradec.

Nos recherches continuent et tout nouveau renseignement
 ners lieu à l'établissement d'un procès-verbal.

Monsieur THARTIVEL étant absent ce jour n'a pu être entendu:

Le 3 octobre 1944, le Maréchal des Logis Chef CAUT ET, et le gendarme LE RAT continuant l'enquête, entendons à 13 heures, Mr THARTIVEL, Joseph, aveugle de guerre à St Cera, dec, lequel déclare:

« Il est absolument faux que j'ai dressé des listes des personnes devant être volées et jamais je n'ai servi d'indicateurs pour des choses pareilles.

Lecture faite, persiste et signe.

Notons que Mr FLORENCO dit MIMILE chef de bande arrêté et détenu à Rennes, ayant reconnu la participation de nombreux vols et assassinats a déclaré que Mr THARTIVEL était: St Caradec, l'indicateur des vols à commettre: (Voir P V N° 406 en date du 2 aout 1944.)

Malgré nos recherches nous n'avons pu découvrir les auteurs de ce vol. Celles -ci continuent et tout nouveau renseignement donnera lieu à l'établissement d'un procès-verbal.

En foi de quoi nous avons établi le présent en quatre éditions destinées: la première à Monsieur le Procureur de la République à St Brieuc, la deuxième au Colonel Cdt la Subdivision Militaire à St Brieuc, la troisième au Préfet des Côtes du Nord et la quatrième à nos Chefs?

Fait et clos à Loudéac, le 3 octobre 1944.

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES
DES CÔTES-D'ARMOR

Vu et transmis par le Capitaine Cdt la Section
au Chef d'Escadron Cdt la Cie

Le 3 octobre 1944
P. M. l'Adjudant-Chef LE CHAUVINE
Relais au Capitaine Cdt la Section

Bibliographie

- *Un canton dans la tourmente - Loudéac - 1939-1945* - Yann LAGADEC
Mémoire du Pays de Loudéac 1994
- *La Bretagne de l'Occupation à la Libération 1940-1945* - Christian BOUGEAD - Presse universitaires de Rennes
- *Histoire de la résistance en Bretagne* - Christian BOUGEAD-Editions Jean-Paul Gisserot-1992
- *Viens rejoindre notre armée !* - 1944, une Résistance bretonne à contretemps - Yves MERVIN
- *Joli mois de mai 1944* -La fache cachée dela Résistance en Bretagne- Yves MERVIN
- Fonds HUGUEN - Archives Départementales des Côtes-d'Armor
- *1940-1945 - Les Côtes du Nord en images* - Charles Louis FOULON - Editions Libro-Sciences SPRL
- *5. La Bretagne au XXe siècle* - Skol Vreizh 1983-Collection «Histoire de la Bretagne et des pays Celtiques » - Tome 5
- *Mur de Bretagne et sa région* - Ernest Le BARZIC -Imprimerie Simon 1956
- *Plémet pendant la guerre* - André GRALL - 2007
- *Un canton breton en 1939 - 1945 Plouguenast (22) - 200 habitants évoquent leurs souvenirs* - Jérôme LUCAS - Editions récits 2013
- *Les maquis bretons* - Christioan DURANDET - Editions France-Empire 1973
- *Saint-Caradec sur les chemins de l'histoire* (Histoire de nos communes)- Marcel LE DELMAT Editions Herault 2002
- *Agents du Reich en Bretagne* - Kristian HAMON - Skol Vreizh
- *Journal de la résistance bretonne -Ami entends-tu*
- *Loudéac - La tragédie de la forêt* - Episode local de la Résistance contre les Allemands - 4 juillet 1944 - Pierre LECUTYER- Editions Le Courrier Indépendant
- Hebdomaire : Le Courrier Indépendant du 30 décembre 2011 et du 2 décembre 1944
- Archives départementales 22
- Archives paroissiales de Saint-Caradec
- Sites internet :
 - geobretagne.fr pour les cartes de 1950
 - lesamisdelaresistancedufinistere.com/page221/styled-22/page-60
 - maitron-en-ligne.univ-paris1.fr
- Interviews de Marcel GLON, Joseph LE BOUFFOS, André LE MAUX, Jean LE BOUDEC
- Enregistrement de l'hommage funèbre de Georges Ollitrault du 08 février 2019